

~~XIII~~  
VOL. XIII — No. 11

AVRIL 1932

# LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



*Avec mai, la vie reprend son cours sur le Saint-Laurent.*

## LE PROBLÈME DE L'ÉLECTRICITÉ À QUÉBEC AVERTISSEMENT



QUEBEC s'intéresse actuellement à la question de ses services électriques, que la Compagnie "Quebec Power" remplit pratiquement seule en cette ville, avec efficacité technique, prudence administrative et résultats satisfaisants. L'objet de la publication qui commence est justement de porter à la connaissance du public les données et les comparaisons qui permettent d'en arriver à cette conclusion. Nous ferons suivre l'exposition des faits de quelques arguments à l'adresse des esprits sérieux qui savent étudier un tel problème avec sens pratique.

La Compagnie "Quebec Power" a charge de la production et de la distribution de l'énergie électrique, dans la ville et une partie de la région de Québec. Elle a été fondée en 1923, après l'insuccès notoire des compagnies qui exerçaient concurremment cette industrie et ce commerce. A cause de la relativité des mouvements, il importe de rappeler quelle était la situation locale à l'époque de ce changement, en rapport avec les services d'énergie électrique, avant d'entreprendre la démonstration que nous avons en vue. Ce sera le sujet d'un prochain article.

En attendant, comme entrée en matière, nous posons le principe suivant: la Compagnie "Quebec Power" a un intérêt aussi direct que celui des autorités civiles et de la population québécoise, à donner satisfaction à sa vaste clientèle. Prétendre le contraire serait un non sens économique. Si la Compagnie faillissait à sa tâche, ce serait non seulement un désastre pour ses administrateurs, ses bailleurs de fonds et ses actionnaires, mais la Province de Québec et la Cité de Québec en souffriraient dans leur crédit.

Il découle de cette solidarité évidente que la bonne volonté et le civisme des directeurs de la Compagnie "Quebec Power" sont d'avance acquis à sa clientèle; de même ont-ils droit d'attendre du public, avec l'exercice de sa vigilance et d'une critique constructive, une co-opération judicieuse.

Dans les "gros intérêts" d'une entreprise d'utilité publique se trouvent ainsi groupés les "petits intérêts" de toute une population, l'intérêt collectif d'une ville ou d'une région, voire l'intérêt d'une province ou d'un pays. De fait, lorsque des pouvoirs sont conférés à des Compagnies comme celle du "Quebec Power" les lois du pays soumettent leurs opérations à la surveillance d'experts officiels à une réglementation sévère, à des sanctions onéreuses.

En tout temps, en vertu de la loi, on peut intervenir auprès d'un tribunal spécial, la Commission des Services publics, ou devant les tribunaux civils, pour rappeler une compagnie comme le "Quebec Power" au respect de ses obligations et des droits du peuple. Bien téméraires et mal avisés seraient les administrateurs de telles compagnies qui s'exposeraient à la vindicte des autorités civiles.



La Cie "QUEBEC POWER"

## REDIGER son TESTAMENT

*est la chose la plus importante de la vie  
Avez-vous pensé au vôtre?*

Consultez-nous



Société d'Administration et de Fiducie

*Administratrice et fiduciaire*

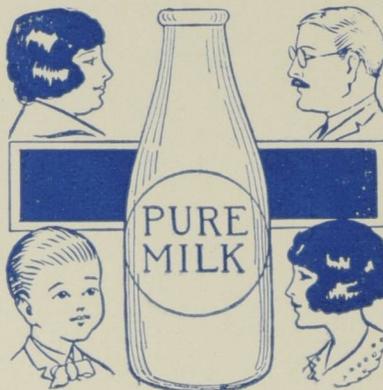
5 est, rue St-Jacques, - MONTREAL

72, Côte de la Montagne, - QUEBEC

IMMEUBLES CREDIT FONCIER

FRANCO-CANADIEN

## LE LAIT PUR



de saveur douce et agréable, est le bien des enfants, pourvu qu'il soit

CLARIFIÉ

ET

PASTEURISÉ

Protégez votre famille et tous ceux qui vous sont chers en demandant toujours la

MARQUE

FRONTENAC

LAIT, CREME,

BEURRE,

CREME GLACEE

Fournisseurs de la Goutte de Lait et du Château Frontenac.

La Laiterie Frontenac Limitée

142, de l'Église,

QUÉBEC

Tél. 7175 - 7176

Bureau, Tél.: 2-4576

Résidence, Tél.: 9838

J.-F. TASCHEREAU

IMPRIMEUR-PAPETIER

12, St-Nicolas,

QUEBEC

(Pied de la Côte du Palais)

# LE TERROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité

PAR

Le Terroir, Limitée

421, rue St-Paul,

-:-

Téléphone: 4-4551

## ADMINISTRATION:

M. Endore Caron  
Président

Mlle G. Caron  
Secrétaire

## BUREAU:

421, rue St-Paul,  
Chambre 6

QUÉBEC.

## REDACTION:

ALPHONSE DESILETS

Président.

G.-E. MARQUIS

Gérant.

EMILE BOITEAU, N.P.

Secrétaire.

Autres membres:

DAMASE POTVIN

J.-H. PHILIPPON

## PRIX D'ABONNEMENT:

1 an: Canada: \$3.00 — Etranger: \$4.00 — Un abonnement comptera pour une année entière s'il n'est pas refusé régulièrement par avis postal dès le premier numéro reçu. — Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Ltée, 421, rue St-Paul, Québec.

## COLLABORATION

Tous les membres de la Société des Arts, Science et Lettres sont cordialement invités à nous fournir des articles ou des notes d'actualité: Variety is the spice of life.

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuille, doit être envoyée, avant le 15 du mois, au Gérant de la Rédaction: G.-E. MARQUIS, No 90, avenue Lockwell, Québec.

## LA CAISSE D'ECONOMIE

de

NOTRE-DAME  
de QUEBEC

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Economie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La  
seule Banque  
d'Epargne à  
QUEBEC

## Sommaire

	Pages
La Radio au Canada, G. E. Marquis . . . . .	3
D'un mois à l'autre, Damase Potvin . . . . .	4
L'Echo musical et artistique, J. H. Philippon . . . . .	6
Economie Française, Henri Perreault . . . . .	7
Goëthe et Napoléon, Auguste Galibois . . . . .	9
Impression de voyage dans l'Ouest canadien, l'Alaska et le Yukon, Philippe Methe, I.C. . . . .	12
Bibliothèque Canadienne . . . . .	14
Enjolivons nos demeures . . . . .	15
Claude Charland dit Francoeur, Filiolus . . . . .	16

## L'Expérience de vingt siècles

"J'estime que dans la famille, comme dans l'Etat, la meilleure source de richesse est l'économie", disait Cicéron. L'expérience de vingt siècles confirme cette vérité. Faites-en votre profit. L'épargne et le placement méthodiques vous assureront l'indépendance. Mettez de côté régulièrement l'argent dont vous n'avez pas besoin tout de suite. Ouvrez un compte d'épargne à la:

**BANQUE  
CANADIENNE  
NATIONALE**

**Actif,**

**\$146,000,000**

**13 SUCCURSALES A  
QUEBEC**

*Notre personnel est  
à vos ordres.*

## Province de Québec

## SERVICE DES MINES



La Province produit des minerais de cuivre, de plomb, de zinc, d'or et d'argent, une grande variété de minéraux, entre autres l'amiante, la chromite, l'ilménite, la molybdénite, le feldspath, la magnésite, le mica, des ocres, du grenat, du graphite, du phosphate, des pyrites, du quartz et de la stéatite, ainsi qu'une grande variété de pierres d'ornement et de construction.

Le Rapport annuel du Service des Mines pour l'année 1930, publié en quatre parties, contient les rapports suivants :

## PARTIE A —

Opérations minières  
et statistiques.

## PARTIE B —

Région de la carte  
Cadillac-Centre, comté d'Abitibi,  
par L. V. Bell.

Région de la carte  
Clérick-Joannèse, comtés d'Abitibi  
et de Témiscamingue,  
par L. V. Bell.

La mine d'or Vénus,  
canton de Barraute, comté d'Abitibi,  
par L. V. Bell.

Région de la carte  
Gaboury-Blondeau, comté de Témiscamingue,  
par J. A. Retty.

Exploration géologique de la Côte Nord,  
Escoumains à Forestville,  
par Carl Faessler.

## PARTIE C —

Gisements d'or et de cuivre des cantons  
de Dubuisson et Bourlamaque,  
comté d'Abitibi,  
par J. E. Hawley.

Gisements de molybdénite  
du canton de LaCorne, comté d'Abitibi,  
par J. E. Hawley.

## PARTIE D —

Gaz naturel dans la vallée  
du Saint-Laurent, Québec,  
par W. A. Parks.

Environs du lac Aylmer,  
cantons de l'Est,  
par F. Rê Burton.

Gisements d'amiante  
dans le sud de Québec,  
par Bertrand T. Denis.

Région de la carte de  
Lesseps, péninsule de Gaspé,  
par I. W. Jones.

Copie de la Loi des Mines et renseignements techniques concernant les mines et les ressources minérales de la Province peuvent être obtenus sur demande adressée au directeur du Service des Mines, Québec.

**HONORABLE J.-E. PERRAULT,**

**Ministre des Mines**

# LE TERROIR

## REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIÉTÉ des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUÉBEC

Vol. XIII — No. 11

— BUREAU, 421, rue St-Paul, QUÉBEC —

Avril 1932

## La Radio au Canada

*En admettant qu'une licence fut émise pour chaque radio en 1931, nous comptons, à cette époque, 598,911 instruments d'écoute au Canada.*

*Sur ce nombre, la province d'Ontario en avait 283,493 et Québec 125,152, formant un total de 408,645 pour les deux provinces soeurs, soit environ les deux-tiers de ceux qui existaient alors au Canada. En 1930, l'on en avait enregistré 559,116 à Ottawa, ce qui, comparé à 1931, établit, pour la dernière année, une augmentation de 39,795.*

*Comme on le voit, nos demeures s'enrichissent rapidement de ce nouvel instrument destiné à instruire et à amuser tout à la fois.*

*Malheureusement, le commerce s'en est emparé et il le contrôle à un tel point, pour fins d'annonces de tout genre, que, dans bien des cas, il y a des abus révoltants.*

*Une enquête se poursuit à ce sujet à Ottawa, pour savoir s'il n'y a pas lieu, pour le Gouvernement, de prendre le contrôle des postes émetteurs, afin d'éliminer, au moins en partie, certains programmes commerciaux entremêlés de chant, de musique et de discours tout au plus dignes d'être écoutés par des patagons ou des esquimaux.*

*La radio est sans contredit l'une des conquêtes scientifiques les plus remarquables des temps modernes, mais la voracité commerciale est en frais de la prostituer. Il est temps que l'autorité s'en mêle afin de ne pas rendre inutiles les millions de piâtres que le public a versées dans l'achat de ces appareils.*

*L'on surveille bien, dans les écoles de tout genre, la préparation des programmes d'étude et, de plus, les éducateurs sont tenus d'être porteurs de diplôme avant d'être admis à travailler à la formation du coeur et de l'esprit de l'enfance.*

*Pourquoi laisserait-on indéfiniment le premier ignorant venu déformer notre population par des émissions lamentables, à tous les points de vue, et susceptibles de faire rougir de honte toute personne bien élevée?*

*Nous ne pouvons empêcher les programmes américains de se faire entendre chez nous, mais si, au moins, aux postes émetteurs du Canada, nous avions des programmes éducateurs et dignes d'être écoutés par tout le monde, nous pourrions, à certaines heures du jour et de la soirée, nous instruire et nous amuser.*

*On disait autrefois "être libre comme l'oiseau dans l'air." Aujourd'hui, cette liberté n'existe plus, puisque les brasseurs... d'affaires de toute nature, qui ont des produits à annoncer, s'en sont emparé avec tous les aspirants Ladébauches comme assistants.*

*Espérons que la Commission fédérale trouvera un remède à ce mal et qu'avant longtemps, non seulement dans les foyers, mais dans les écoles, petites et grandes, à certaines heures du jour, l'on pourra écouter des programmes spéciaux destinés à l'enfance et à la jeunesse, dans le but de l'instruire, de la former et de la rendre de plus en plus fière de sa patrie.*

G.-E. MARQUIS.

NOTE. — L'article ci-dessus était composé et s'en allait sous presse lorsque la nouvelle arriva que la question de la radio a été réglée à Ottawa, le 18 du mois courant. Dorénavant, c'est une commission composée de trois membres et de neuf assistants-commissaires, un par province, qui sera chargée du contrôle des postes émetteurs ou de la radio-diffusion au Canada. C'est à l'unanimité de la députation à la Chambre des Communes que cette décision a été prise, répondant ainsi au vœux que nous exprimons dans notre article. Remerciements et félicitations à qui de droit.

# D'UN MOIS A L'AUTRE

Par DAMASE POTVIN

La saison de navigation de 1932 est commencée. Elle aura été retardée par deux ou trois tempêtes de neige intempestives et des journées froides que, gâtés par un début d'hiver très doux, nous ne pouvions prévoir. L'équilibre des saisons n'est donc nullement compromis. Parce que l'on a labouré le 15 janvier dernier, même dans le district de Québec, il ne fallait pas s'imaginer que nous verrions poindre des violettes, comme en France, à la fin de février et que les lilas fleuriraient en avril. C'eût été de la naïveté. Mars a assuré l'équilibre et a vu à ce que la chute générale de neige, cet hiver, ne soit pas intérieure, en profondeur et en volume, à celle des années précédentes. Encore un peu même et 1932 sous ce rapport battait le record. Nous nous rappelons, voilà, disons, quinze ans, une formidable tempête de neige le 22 avril. Les balayeuses électriques étaient à l'oeuvre dans les rues.

On a remarqué que depuis quelques années, la navigation fluviale, chez nous, devient d'année en année, beaucoup plus sûre et que au temps des équinoxes d'automne et du printemps, nous avons à déplorer bien moins d'accidents maritimes. Naguère, il ne se passait pas une saison de navigation sans que, au début ou même à la fin, les annales maritimes de notre province, eussent à enregistrer quelques retentissants sinistres. Pourtant les tempêtes sont aussi violentes et aussi fréquentes et notre "Nordet" a les mêmes traîtrises. Mais l'on ne cesse d'améliorer le chenal du fleuve et les services affectés à la navigation.

C'est au Service des Signaux que les autorités fédérales de la Marine ont surtout accordé leur attention. On désire que ce service qui, du reste, fonctionne fort bien, soit encore plus régulier et plus rapide. On sait que le travail de ce côté est de première importance pour une navigation sûre. Le Service des Signaux a présentement des postes échelonnés sur les deux rives du fleuve Saint-Laurent, à partir du Détroit de Belle-Ile sur la rive nord et du Cap Race, à l'extrémité sud-est de Terre-neuve, jusqu'à l'ouest de Montréal. Dès qu'un vaisseau passe au large de l'une de ces stations, un message est aussitôt transmis au poste central de ces signaux à Montréal lorsqu'il s'agit de cette division. Alors même qu'un navire se trouve à plusieurs centaines de milles en mer, ses propriétaires et ses armateurs, au pays, peuvent être exactement renseignés sur sa position et, après avoir fait les calculs nécessaires, peuvent fixer à peu près exactement le jour et l'heure de son arrivée à destination. De plus, s'il arrive qu'un navire soit en détresse ou ait subi un accident qui menace de retarder sa marche, ou bien qu'étant dépourvu d'appareil de T. S. F. ne peut faire savoir sa position, la station la plus proche du Service des Signaux, sur l'une ou

l'autre rive du fleuve, s'occupe de le repérer ou de faire venir à lui les secours dans le plus bref délai possible. Enfin, toutes les informations pour la navigation sûre d'un navire peuvent être obtenues de ces postes de Service des Signaux, qu'il s'agisse de la direction des vents, des conditions atmosphériques, ou de l'état de la marée, et cela à toutes les heures du jour et de la nuit, partout dans les moindres anses du golfe et le long du fleuve.

On ne cesse donc d'améliorer ce service dont les capitaines de navires étrangers ont fait les plus grands éloges et dont ils ont dit qu'il était le système le plus moderne et le plus sûr de navigation.

\* \* \* \*

Depuis une couple d'années, nous assistons à la renaissance de l'artisanat dans les campagnes de la province de Québec. Un mouvement en faveur des métiers et de l'industrie domestique a été imprimé par le Ministère de l'Agriculture qui a trouvé en M. O. A. Bériau, directeur et fondateur de l'École des Arts Domestiques de la province, l'homme nécessaire à assurer cette renaissance de l'artisanat. Disons que pendant 1931 cent-quatre semaines de cours ont été suivis dans les comtés ruraux par pas moins de 12,000 personnes désireuses de se livrer au travail des anciens métiers à tisser que l'on était en train de remettre aux vieux greniers. On a pu ainsi en maints endroits retirer d'appréciables revenus qui ont été d'un grand secours parfois dans l'état de crise agricole que l'on traverse.

La nécessité, dit-on, développe l'esprit. En certains endroits la crise a même forcé des centaines de familles de nos cultivateurs à se livrer même au tissage de notre vieille "étoffe du pays". On réalisait ainsi, avant qu'il ne fut exprimé, un voeu récent du colonel Wilfrid Bovey, directeur des relations extérieures de l'Université McGill et président de la Société Canadienne des Arts et Métiers du Terroir, qui tout récemment demandait que nos ménagères se remissent, comme au temps jadis, à fabriquer de l'"étoffe du pays" qui trouverait, disait-il avec raison, un important débouché dans la fabrication des complets de voyages en des pays de rude climat et même des habits de golf aussi remarquables par leur durée que par leur belle apparence.

Cette industrie est d'autant plus facile à faire prospérer que nous pouvons largement nous livrer à l'élevage du mouton et que la laine de nos moutons est l'une des plus belles qui soient. On affirme qu'une fermière même vaquant à ses multiples occupations journalières, pourrait facilement tisser deux cent verges de cette "étoffe du pays" dans le cours d'une année, ce qui lui assurerait un revenu de \$250.00. Voilà

des heures de loisir qui seraient bien payées par le temps qui court.

\* \* \* \*

On annonçait, l'autre jour, des bureaux de la voirie provinciale, que plus de 400 hommes avaient travaillé, durant presque tout l'hiver, sur la route que traverse le Parc National des Laurentides, c'est-à-dire, plus officiellement, la première section de la Route No 15, ou route Québec-Lac-Saint-Jean.

L'on n'ignore pas que cette route absorbe en très grande partie l'ancien chemin que l'on connaissait, voilà cinquante ans, sous le nom de "Chemin de Québec" qui s'étendait entre Stoneham, près de Québec, et Métabetchouan, Lac Saint-Jean, et que ce "Chemin de Québec" ou encore "Chemin des Poteaux" absorbait lui-même l'ancien "Sentier des Jésuites" qui n'était plutôt qu'une piste de chasse mais dont les premiers missionnaires Jésuites se servaient lorsqu'ils établirent, vers 1696, leur mission de Saint-Charles de Métabetchouan.

Voilà donc disparu un tracé de chemin d'un caractère tout historique. Il aura fait tout de même parlé de lui pendant bien longtemps. Il a été l'objet de maintes explorations et nous nous rappelons, seulement, de mémoire, celles de Blaiklock, Duberger, Perrault, Hamel, Nelson, Gagnon, et d'autres encore.

On a aussi polémique d'une façon même assez violente autour du vieux chemin. En 1869, la colonisation ayant progressé dans le Haut-Saguenay et le besoin de communications se faisant sentir, une assez violente polémique s'engagea sur le choix du chemin à construire pour gagner de Québec la région du Haut-Saguenay; elle a rempli, en 1869, bien des colonnes de l'ancien "Courrier du Canada" qui était publié à Québec. D'un côté deux personnages qui se cachaient sous les pseudonymes de "Lac Saint-Jean" et de "Roberval" réclamaient en faveur d'un chemin entre Québec et Métabetchouan, Lac Saint-Jean, directement. De l'autre, M. l'abbé Dominique Racine, curé de Chicoutimi, et qui devint plus tard le premier évêque du diocèse de Chicoutimi, et un autre personnage qui écrivait sous le nom de plume de "Charlevoix" demandaient instamment au gouvernement de terminer les chemins déjà commencés et éprouvés de la Baie des Ha! Ha! à Saint-Urbain, Charlevoix, et celui de Kénogami entre Chicoutimi et le Lac Saint-Jean.

Il est curieux de faire remarquer que plus de cinquante ans plus tard, en 1926, une même polémique, ou à peu près, s'engagea sur le même sujet, à savoir quelle route devait en premier lieu construire le gouvernement de Québec au Haut-Saguenay pour, cette fois, non pas seulement favoriser les colons, comme autrefois, mais les touristes qui désiraient se rendre au pays de Maria Chapdelaine.

Voilà cinquante ans, on trancha la difficulté en améliorant, des deux côtés à la fois, les chemins qui existaient déjà à l'état rudimentaire; un demi-siècle après le problème est réglé de la même façon.

\* \* \* \*

La saison chère aux automobilistes est commencée.

C'est dire que va s'ouvrir de nouveau, hélas! la liste noire des accidents de la route. Chaque saison, elle s'allonge démesurément en raison directe du nombre des véhicules-moteurs qui va sans cesse en augmentant. Mais on aurait décidé, cette année, coûte que coûte, de prendre des mesures pour qu'elle soit moins lourde en étant plus sévère que jamais contre les contempteurs des règlements de la circulation. En conséquence, des ordres rigoureux ont été donnés aux officiers de vitesse qui devront se montrer sans pitié. Bref, l'on veut appliquer toutes les sanctions possibles pour apprendre la prudence aux "Assassins de la route". . . la prudence et combien d'autres choses : un peu de jugeotte, un brin de modestie, etc.

Avec les signaux dont on a jalonné si prudemment nos routes, ne pourrait-on pas étaler, en lettres bien visibles, à toutes les courbes de la route, certains aphorismes de sécurité, comme en donnait récemment, dans une spirituelle chronique, l'humoriste français Miguel Zamacois. Nous en soumettons quelques-uns, que nous classons, aux autorités du département de la circulation.

Par exemple, aux assoiffés de vitesse : "Quand tu vas comme un fou sur la route, un héritier attend derrière chaque arbre."

"Agis sur la route comme si tous les gens t'en voulaient à mort."

"Ralentis pour ta peau, pas pour le gendarme."

"C'est la Prudence qui a inventé le frein et c'est l'Orgueil qui a imaginé l'accélérateur."

"Un sot trouve toujours un plus sot qui le dépasse."

Pour les chauffeurs distraits : "Au volant, pas de distractions; ne pense pas à la mort de Louis XVI; pense à la tienne."

"Pour n'importe où qu'ils partent, les imprudents ont des chances d'arriver dans une clinique."

"Sur la route, si tu aperçois quelque chose, méfie-toi; mais si tu n'aperçois rien, méfie-toi bien davantage."

Pour les maniaques qui aiment à dépasser les autres : "Comme il a l'air bêta le fou déchaîné qui vous a gratté imprudemment quand on l'a rejoint à la barrière fermée du passage à niveau."

"Laisse passer sans honte tous ceux qui veulent passer; une concession momentanée vaut mieux qu'une concession à perpétuité."

"A partir d'une certaine vitesse, il ne faut dépasser que les voitures auxquelles ça a l'air de faire plaisir."

Et que d'autres de ces délicieux, macabres et sages aphorismes!

"Quand on conduit soi-même, le frein le plus efficace est une femme peureuse."

"La chaussée est mouillée; c'est l'instant de te souvenir que tu n'es toi, que poussière."

"Méfie-toi des animaux qui vont boire et des hommes qui en viennent."

Il est certain que si l'on se rendait à tous ces sages conseils, qui ne font malheureusement, que nous amuser, la tâche de notre bureau de circulation serait simplifiée et la liste noire serait moins longue chaque année.

# L'Écho Musical et Artistique

Par J.-Horace Philippon, Avocat

## I. — LES CANADIENS DE NAISSANCE :

Le 30 mars dernier, à l'hôtel St-Roch, les Canadiens de Naissance, (section de Québec), prenaient part à un grand banquet gracieusement offert par le Lt.-Col. Oscar Gilbert.

A cette occasion, plusieurs discours furent prononcés. M. le Président J.-C. Harvey a d'abord remercié M. Gilbert, de son hospitalité si généreuse, puis il exposa les grandes lignes du programme des Canadiens de Naissance.

Ce programme, tous les cercles le résumant par ces formules "Canada d'abord", le "Canada pour les Canadiens".

"Celui qui est né ici même, sur notre sol, dit M. Harvey, ne peut évidemment être considéré au même titre que l'immigré qui a quitté son propre sol pour venir habiter avec nous. Il possède un amour naturel de notre terre que ne peut pas posséder l'autre, né et élevé ailleurs. Ceux qui ont ici leurs morts, leurs souvenirs, leurs aspirations les plus chères, hérités des ancêtres qui les ont précédés sur le même sol, sont naturellement plus enracinés que ceux qui possèdent déjà des attaches semblables sur une autre terre et qui les ont brisées pour venir vivre avec nous. Ayant ainsi un patriotisme plus sincère et plus profond, comment n'auraient-ils pas plus de privilèges, plus de droits? Aussi, il est naturel qu'ils se liguent, pour les faire valoir et les défendre, quand ils sont menacés par les empiètements des autres canadiens nés à l'étranger".

M. Oscar Drouin, M. P. P. dit ensuite quelques mots pour appuyer M. Harvey, et s'attacha surtout à démontrer l'inutilité pour nous des appels au Conseil Privé dont les décisions ont souventes fois été "contraires à l'esprit de nos lois françaises et aux droits pour lesquels nos pères se sont battus avec tant d'acharnement".

Puis le Col. G.-E. Marquis affirma avec franchise et éloquence le droit que nous avons à un drapeau canadien. "Il est malheureux, dit-il, en conclusion de ses remarques, qu'une nation comme la nôtre, qui a pourtant obtenu son indépendance à peu près complète par le status de Westminster, n'ait pas d'autre drapeau à arborer sur les légations que l'Union Jack britannique".

Parlant ensuite, M. le Com. Corriveau souligna l'anomalie suivante. C'est que "les Indes, l'Irlande et la Grande-Bretagne aient leur nom dans le titre officiel du Roi, tandis que nous, qui n'avons avec le reste de l'Empire que le seul lien de cette royauté, nous n'y figurons pas. Il suggère que les Canadiens de Naissance ajoutent un article à leur programme en ce sens".

L'hon. M. A. V. Roy, C. L. et M. Langis Galipeault,

avocat, disent ensuite quelques mots sur le bien fondé du programme des Canadiens de Naissance.

Le Secrétaire, M. J.-Horace Philippon, avocat, parlant après M. Harvey, avait donné aux membres quelques détails au sujet du prochain Congrès Général de l'Ordre des Canadiens de Naissance, congrès qui aura lieu en août prochain, et qui réunira dans la vieille cité de Champlain des représentants de toutes les sections, depuis Vancouver jusqu'aux Provinces Maritimes.

Il annonça qu'avant cette date il y aurait une initiation solennelle des nouveaux membres, puis invita l'assemblée générale à organiser le recrutement. Ce qui fut agréé.

Il proposa ensuite une résolution, (votée à l'unanimité) félicitant M. Oscar Boulanger, C. R., M. P. P., le Président-Général de l'Ordre, pour le magnifique travail qu'il accomplit à Ottawa en faveur des droits du français.

## II. — UN "GRAND ARTISTE"; (histoire vraie) :

Un jour, Paul-Arthur disait, ici même : "L'on ne peut parler *chant* ou faire une critique autorisée d'une audition de *chant* pour cette seule raison qu'on est pianiste, organiste, violoniste", etc., etc. Autrement dit, ne parlons pas *chant* au sens *culture vocale* si nous n'en connaissons rien. Lapalissade, quoi!

Et Paul-Arthur avait pris la peine d'ajouter : "qu'avec des études spéciales de *chant*, un pianiste, un organiste, un violoniste pouvait en parler avec autorité, — relative, — selon ses études". Lapalissade, encore!

Un autre jour, dans le *Terroir* et dans la *Quinzaine Musicale* de Montréal, un grand artiste fit à Paul-Arthur le très grand honneur d'une réponse.

Grands dieux!... quelle réponse! Les arguments s'y trouvaient pêle-mêle, sans suite, les uns contredisant les autres... d'autres admettant la proposition telle qu'émise par Paul-Arthur, d'autres la condamnant comme jugement sans appel!...

Un peu plus tard, il y eut appel de ce jugement. Une mise au point fut rédigée par Paul-Arthur. Il y rétablissait l'ordre, la clarté, et demandait au grand artiste de revenir à l'état de *question*; "critique d'art vocal et culture vocale".

Un tel artiste n'admet pas toujours qu'on lui serve un plat qu'il ne peut digérer. Le nôtre s'inspirant de cette vérité, refusa de laisser paraître dans la *Quinzaine* cette mise au point. Elle y parût quand même, oui, et malgré lui.

Aujourd'hui, il fait entendre qu'il a daigné laisser passer cette mise au point dans la *Quinzaine* mais qu'il n'a pas voulu y répondre. C'est ce qu'on appelle du propre... de la part d'un artiste de sa valeur... et de sa réputation!... Si on peut dire!

Oui, un artiste de ma qualité, écrivit-il en résumé,  
(Suite à la page 11)

# Economie Française

Par Henri PERRAULT.

La solidité vigoureuse avec laquelle la France fait face à la crise économique actuelle a surpris toutes les nations qui, au lendemain de la guerre mondiale, la croyaient ruinée pour longtemps. En 1926, lorsque Poincaré adoptait les mesures les plus désespérées afin d'éviter à son pays la faillite financière et le déshonneur d'une ingérence étrangère, qui aurait cru, alors, que la France se serait relevée si rapidement et aurait été en demeure, cinq années plus tard, de porter secours à ceux qui l'avaient abandonnée dans sa lutte pour l'existence ?

La presse de tous pays s'est ingéniée à fournir une foule d'explications sur l'afflux soudain de l'or dans les caves de la Banque de France. La richesse et la bonne administration de ses colonies, le refus de plaquer ses capitaux en Russie, les lourds sacrifices auxquels se sont résolus tous ses habitants, autant de raisons qui ont milité en faveur de la prospérité actuelle de la France et lui ont assuré la situation privilégiée qu'elle occupe maintenant parmi les autres nations. Mais, comme le remarquait tout récemment un quotidien de Paris, le sens d'économie dont fait preuve le peuple français, voilà la cause profonde des accumulations d'or de la Banque de France.

Le Français est économe par nature. On se représente facilement un Américain ou un Anglais gaspilleur, prodigue, et dissipant follement son avoir. Le Français, au contraire, qu'il soit paysan ou citadin, étonne l'étranger par la prodigieuse économie, caractéristique de toute sa race.

En traversant la Bretagne et la Normandie, le Canadien qui vient de quitter son pays et s'approche de ce Paris immense et fascinant, a l'illusion de voyager encore en terre québécoise, dans le plus charmant paysage de nos Cantons de l'Est. Collines aux lignes souples, verdoyantes et peu boisées, petit cours d'eau s'insinuant paresseusement à travers un vallon ou une plaine, villages pittoresques greffés avec art sur le flanc d'un côteau ou au creux d'une vallée, autant de détails qui rappellent les beautés paisibles et délicates de la région de Sherbrooke et de la rivière Coaticook. Mais, si l'on y regarde de plus près, on ne tardera guère à remarquer une foule de dissemblances entre la campagne normande et bretonne et les campagnes de la Province de Québec — dissemblances qui proviennent surtout de l'activité et de l'économie excessive du paysan français.

Depuis les côtes de la Manche jusqu'aux approches de la banlieue parisienne, aucun lopin de terre qui ne soit mis à profit, aucun petit jardin ou vaste ferme qui ne soit cultivé et exploité jusque dans ses moindres recoins. Se rendant compte de la production intense qu'exigent la population et l'exiguïté de la France, chaque paysan s'efforce d'obtenir, dans la plus petite parcelle de ce sol précieux, la récolte la plus abondante possible. Voilà pourquoi l'on ne

voit aucune clôture dans les campagnes : une clôture occasionne des frais inutiles et exige un espace de terrain dont on peut faire un emploi beaucoup plus profitable et rémunérateur. Quel écart énorme entre cette parcimonie du paysan français et l'étonnante prodigalité avec laquelle le cultivateur de Québec dispose de ses domaines trop vastes !

Ce sens d'épargne et d'activité se révèle également dans la propreté et l'excellente tenue de ces campagnes françaises. Les jardins du Luxembourg et des Tuileries ne sont pas entretenus avec plus de soins et d'attention qu'un humble verger ou potager normand. Rien de plus pittoresque et de plus coquet que ces collines sans fin dont les nuances toujours changeantes indiquent autant de petits champs aux côtés rigoureusement droits, plaqués là par quelque artisan de la terre. Jusqu'en ses moindres détails de culture, le sol de ces vieilles provinces, pressuré par plusieurs générations de rudes travailleurs, porte l'empreinte caractéristique de l'ordre et de l'économie du peuple français.

Paris est la ville la plus cosmopolite d'Europe : attirés par la renommée de son université, la beauté de ses monuments, la richesse de ses musées ou la réputation notoire de ses boîtes de nuit, une affluence énorme d'étrangers, venus de toutes les parties du monde, font de Paris un rendez-vous international, élégant et joyeux. Le goût du luxe et du plaisir, les moeurs et les coutumes exotiques apportés par ce quelque million d'étrangers qui visitent annuellement Paris devraient, semble-t-il, attérer profondément la vie nationale des Parisiens, affaiblir, sinon détruire totalement ce sens d'économie qui constitue la force et la richesse du paysan français. Mais il n'en est rien ; à Paris aussi bien qu'en Province, on peut observer ce sentiment sacré de l'épargne, enraciné dans l'âme de tout Français au même titre que le sentiment de la durée nationale.

Tout d'abord, le Parisien ne fréquente guère les boîtes de nuit de Montmartre, ni les attractions coûteuses de Montparnasse. Si parfois il dirige de ce côté sa flânerie habituelle du samedi soir, c'est uniquement par curiosité et non par goût de ces plaisirs ineptes et stupides. Un Français ne va jamais dans ces cabarets et *Music-Halls* de réputation mondiale ; il n'entre jamais dans ces caveaux interlopes et d'aspect sinistre qui ornent le boulevard de Clichy ; il laisse aux étrangers le monopole de se faire dévaliser délibérément et ennuyer cordialement par ces entrepreneurs qui exploitent la curiosité des touristes et la liberté des moeurs de Paris. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner les figures rubicondes ou faméliques, alertes ou hâves qui déferlent continuellement dans les rues de Montmartre : on y voit des représentants de toutes les nationalités du monde, à l'exception de Français authentiques. Un modeste fau-

teuil de quatrième étage à l'Opéra ou à la Comédie, un bock de bière d'un franc, lentement siroté dans un petit restaurant, au milieu d'une faconde inépuisable, voilà à quoi se résument les prodigalités et les vaines dépenses d'un Parisien.

Autre constatation qui s'impose immédiatement chez tout Américain ou Canadien, perdu dans la circulation formidable des rues de Paris, c'est le nombre très restreint d'automobiles privées. La pléthore de voitures qui crient impatiemment et s'entassent de façon inextricable dans les boulevards de Paris se compose surtout de taxis, de camions et d'autobus. Malgré son chiffre de population beaucoup moindre, Montréal possède plus de voitures privées que Paris et toute sa banlieue. Les Français semblent indifférents en face de l'engouement de la génération actuelle pour l'automobilisme; laborieux et économes, lents à s'adapter à la marche du progrès, ils ne se soucient guère d'un luxe qui vient transformer leur mode d'existence, révolutionner leurs habitudes de bourgeois sédentaires, et surtout grever leur budget inutilement, tout en choquant leur sens esthétique qui s'accommode mal de ce nouvel élément d'agitation, de machinisme et de standardisation.

Plus facilement qu'aucun autre peuple, le Français se contente d'une vie calme et frugale. Le goût américain pour le luxe et la richesse lui est tout à fait étranger, tout comme la tendance au rêve et l'attrait du *colossal* qui caractérisent le tempérament germanique. Son bon sens naturel, son réalisme vigoureux et l'équilibre de ses facultés lui inspirent un mode de vie en parfaite conformité avec ses moyens pécuniaires et le préservent de tout excès de prodigalité. La vente à tempérament et le désastreux système d'inflation inventés par les Etats-Unis pour stimuler leur commerce n'ont pas encore bouleversé la vie nationale française; la logique française est trop forte, trop profondément imprimée dans l'âme de la race pour permettre à la classe bourgeoise ou populaire de se lancer aveuglément dans un système dangereux qui vient de démontrer les abus auxquels il peut conduire. Vivre selon ses moyens et restreindre ses moyens au nécessaire, voilà tout le secret de l'économie et de la richesse du peuple français.

Ce sens d'économie, toutefois, n'étouffe nullement les manifestations de la vie artistique: les monuments, les jardins et les boulevards de Paris peuvent rivaliser avec les réalisations les plus récentes de l'urbanisme allemand ou américain. Seulement, les inconvénients et les déficiences de cette épargne méticuleuse apparaissent dans l'espèce d'anachronisme qu'offre la France en face de la vie moderne.

Les conditions matérielles d'existence de la France accusent un retard d'une douzaine d'années, au moins, sur les derniers résultats du progrès technique. Comme l'a bien dit Siebur, la France oppose, dans son ensemble, "une résistance consciente au perfectionnement technique de son existence;" elle préfère "une manière impraticable à une manière mécanique de vivre." Par goût de l'épargne, elle refuse de s'adapter au confort moderne; dans les détails matériels de la vie, le nécessaire suffit à la frugalité du tempérament français. On voit peu d'avantages à adopter une foule de procédés nouveaux, une nou-

velle façon de vivre, tandis que les anciennes méthodes produisent le même résultat, avec moins de confort et de rapidité; sans doute, mais beaucoup plus économiquement. Inutiles ces résidences princières, ces autos magnifiques, ces gares et ces wagons somptueux que l'on est accoutumé de voir partout en Amérique; le Français se satisfait pleinement d'un modeste petit logis dans la banlieue ou au sixième étage, *sous les toits*; son sens de confort s'accommode très bien d'un métro où l'on étouffe, d'un autobus que l'on craint de voir tomber en pièces, et de ces wagons de troisième classe, "sombres, tristes et poussiéreux, qu'on croirait dater de l'origine du chemin de fer."

Ces quelques exemples du sentiment de l'épargne, enraciné dans l'âme de tout Français, révèlent un des facteurs les plus importants qui assurent à la France son merveilleux équilibre financier. Tandis que la plupart des autres pays se voient acculés à la ruine ou doivent surmonter des difficultés économiques considérables, la France, au contraire, s'affirme chaque jour le pays le plus solide, le plus sain et le plus riche, en dépit de ses dettes de guerre énormes. Si la France n'est guère affectée par la crise actuelle, elle en est redevable au bon sens de son peuple, qui s'est insurgé contre les méthodes d'inflation *avec lesquelles on voulait remédier à la dépression de la guerre*, et leur a préféré le travail opiniâtre, l'économie excessive et la confiance inébranlable en l'avenir.

---

## Le bon vieux temps

---

L'expression "bon vieux temps" est devenue à la mode, de nos jours. Elle est mise et employée à toutes les sauces, elle constitue la forme et le fond de ces soirées et séances dites du "bon vieux temps," que mettent à contribution, maints mercantis pour promouvoir leur commerce.

Ce n'est donc pas nostalgie du temps, besoin de revivre les jours d'antan, si pleins de charme naïf de paix douce et champêtre, que cette manie de sortir de l'oubli ce qui faisait l'orgueil et le bonheur des ancêtres.

N'est-ce pas plutôt tendance, en notre époque "commercialisante", à vouloir monnayer les joies réelles et les pratiques "campagnardes" de nos aïeux?

Payons-nous donc moins de mots mensongers et sonores, mais revenons plutôt aux traditions saines, à la douce et sereine existence, aux principes si justes et aux pratiques si loyales d'autrefois.

A quoi bon tant parler du bon vieux temps, alors que l'on jette aux orties les us et coutumes de jadis? La loyauté, la droiture et la justice qui étaient l'apanage et l'inspiration de ceux qui nous ont précédés, ont été mis au rancart pour être remplacés par les méthodes néfastes qui ont cours aujourd'hui.

Cessons de parler de ce temps qu'illustraient de nobles vertus, puisque nous voulons à tout prix trahir tout un passé.

J.-C. LEVESQUE.

# GOËTHE ET NAPOLEÓN

après Iena - Auerstaedt (1806)

par Auguste GALIBOIS

(Suite)

Ainsi, aux deux ailes, Davout prend l'avantage sur l'ennemi par la convergence des feux et les attaques débordantes. Les trente escadrons réunis à la droite prussienne chargent les bataillons de Morand, mais, faute d'artillerie, échouent dans leurs attaques; et quand l'artillerie entre enfin en ligne, les cavaliers épuisés de renoncer à la lutte. Le défaut de direction se fait durement sentir.

Résistant victorieusement à toutes les attaques, les bataillons de Morand se portent sur la droite de la ligne prussienne, qu'ils accablent de leurs feux. Les troupes de Wartensleben en sont ébranlées; elles attaquent plus mollement, puis, s'arrêtent, et enfin se mettent à reculer en conversant de manière à faire face à leur nouvel adversaire. Alors retrouvant toute leur vigueur, elles multiplient les retours offensifs. La brigade de la division d'Orange qui est venue les soutenir tente une vigoureuse attaque au sud d'Hassenhaussen, mais des rafales qui la frappent par surprise rompent vite son élan et la ramènent sur l'alignement de Wartensleben. A partir de ce moment la victoire est fixée; rien ne saurait plus l'arracher à Davout. Il est le meilleur manoeuvrier de l'armée française, après Bonaparte, et il n'est pas pour perdre le fruit de ses savantes combinaisons. Ses trois divisions formées en croissant entourent l'armée prussienne, et font converger leurs feux dans la cuvette du Liss Bach. Elle vont pousser devant elles, en les resserrant, les masses de l'adversaire vers le goulot d'Auerstaedt.

Il est vrai que Davout n'a plus un bataillon disponible, et que les prussiens, au contraire, ont encore une nombreuse réserve, mais celle-ci ne peut agir que du cercle à la circonférence, et en se mêlant à des troupes battues. D'ailleurs, elle souffre de commandement qui a perdu toute l'armée prussienne en cette journée; elle ne s'engagera que par petites fractions, sans disposition générale, sans action d'ensemble.

De la réserve proprement dite, on avait déjà employé presque toute la cavalerie. Il reste encore quatorze bataillons, trois batteries et cinq escadrons. Le roi de Prusse pourrait peut-être sinon resaisir la victoire, du moins arrêter l'offensive française en portant cette masse dans le flanc droit de Friant. Mais après avoir cru qu'il n'avait devant lui qu'un détachement, il imagine maintenant avoir affaire au gros de l'armée. Découragé, il fait seulement placer deux bataillons au défilé de Poppel, et le reste sur la crête de la Finne, entre Eckartsberg et Auerstaedt, pour servir de repli à ses divisions.

Celles-ci ne reculent qu'en opposant une résistance héroïque: "On était à la portée du pistolet. La mitraille ouvrait les rangs, qui aussitôt se resserraient.

Chaque mouvement du 61ème était dessiné sur le terrain par les braves qu'il y laissait", écrit Davout dans son journal. L'artillerie prussienne agit avec vigueur, infligeant aux Français des pertes sanglantes; des retours offensifs vigoureux sont tentés par certains régiments, mais à partir de midi et demi la division Morand avance d'un mouvement continu.

De son côté, Friant a débordé largement la division Schmettau, et se trouve déjà aux prises avec les troupes qui tiennent Poppel. La division Schmettau ne peut pas supporter le bruit de ce combat en arrière de son front. Elle se débande, et se précipite en désordre sur Poppel. La brigade du prince Henri de Prusse, restée seule capable de combattre, reprend ce village aux premiers éléments de la division Friant pour ouvrir un passage aux fuyards. Friant réussit cependant à faire sur ce point quelques milliers de prisonniers. Morand est arrêté entre l'Ilm et le Liss Bach par les troupes légères de l'ancien corps de Blucher. Il ne peut pas les repousser; son infanterie se trouve immobilisée, mais il pousse du moins à l'extrémité de l'éperon sur le Sonnenkuppe, toute son artillerie, qui prend de flanc et de revers les lignes de Wartensleben, et en accélère la déroute.

Vers deux heures l'armée prussienne est en pleine déroute; Blucher essaye en vain de charger avec la cavalerie; il ne trouve qu'un seul régiment. Il est trois heures quand Davout, ayant remis de l'ordre dans ses troupes, les porte à l'attaque de la réserve prussienne. Il suit la même tactique que dans la première attaque: Friant déborde largement la gauche prussienne, Gudin attaque le front, et Morand pousse sur Auerstaedt pour déborder la droite.

Les troupes qui avaient arrêté la division Morand près de l'Ilm reçoivent du roi de Prusse l'ordre de se retirer sur Auerstaedt. Elles reculent pas à pas et en bon ordre, et se dégagent à plusieurs reprises par d'énergiques contre-attaques. Mais bientôt la division Morand se trouve investir par l'Est et le Sud le village d'Auerstaedt, où s'entassaient les Prussiens. Ceux-ci y mettent le feu pour arrêter la poursuite.

A l'aile opposée, la division Friant avait étendu sa ligne droite jusque dans les bois pour prendre à revers les défenseurs d'Eckartsberg, et elle était entrée dans ce bourg. Les troupes prussiennes qui tenaient encore sur la crête, entre Eckartsberg et Auerstaedt, se voyant menacées des deux côtés, battent en retraite.

Les troupes de Davout couronnent la crête et s'y arrêtent. Il est 4.30 h. Le maréchal ne fait continuer la poursuite que par ses trois bataillons de cavalerie, soutenus bientôt par le bataillon qui avait gardé le pont de Koesen. L'infanterie épuisée installe ses bivouacs. La cavalerie à ordre de rejeter les prussiens sans cesse vers le sud, du côté de Weimar.

Entre les batailles d'Iéna et d'Auerstaedt, le maréchal Bernadotte, débouchant de Dornbourg dans la matinée, était resté inactif. Il arrive le soir à Apolda n'ayant pas combattu. Plus tard, Napoléon dira : "J'aurais dû faire fusiller Ponte-Corvo".

Dans la soirée du 14 octobre, les deux courants de fuyards venant d'Iéna et d'Auerstaedt se heurtèrent au nord de Weimar. Ce fut un chaos sans nom pendant toute la journée du 15, et c'est seulement le 16 que le roi de Prusse put indiquer à des colonnes à peu près constituées le point de direction de Magdebourg. Mais la poursuite était déjà commencée. Murat entre le 16 à Erfurt, et y fait 14,000 prisonniers. Blucher est cerné par Klein et Lasalle, mais il leur donne sa parole d'honneur qu'un armistice a été conclu et ils le laissent échapper.

Napoléon lance ses corps d'armée sur toutes les routes, en éventail pour traquer l'ennemi. Le 20 octobre, Davout passe l'Elbe à Wittenberg; Lannes est à sa gauche, puis Bernadotte, et enfin Soult, qui arrive devant Magdebourg. Augereau et Ney suivent en seconde ligne. Le 25 octobre, Davout entre à Berlin, Soult a dépassé Magdebourg, que Ney va bloquer. Les autres corps d'armée sont alignés entre eux, et la battue, car c'est une battue, va se poursuivre sans relâche. Elle aboutit aux capitulations de Prenzlau (28 octobre) de Lubeck (7 novembre) après vingt-quatre jours de poursuite ininterrompue. Les armées prussiennes qui ont combattu à Iéna et à Auerstaedt sont anéanties.

Il nous faut maintenant en arriver à Weimar, où se trouve Goëthe, accablé par la certitude que Charles-Auguste perdra sa couronne, et par l'incertitude des destinées de son pays.

Pendant que les troupes prussiennes d'Iéna, talonnées par les cavaliers de Murat refluaient en désordre sur Weimar, ils rencontrèrent les vaincus d'Auerstaedt, qui dans un désarroi pareil y arrivaient par un autre chemin.

La jolie petite ville d'Athènes, (30,000 habitants) se trouva submergée sous les remous d'une double débâcle, et il se passa là des choses extraordinaires dont je vais m'efforcer de vous faire une narration aussi courte que possible. Ces scènes de Weimar, et la conversation de Goëthe avec Napoléon au Congrès d'Erfurt, seront l'objet principal de mon humble causerie.

Déjà vers trois heures de l'après-midi, le bruit du canon s'était rapproché, et les boulets passaient même en sifflant au-dessus de la maison de Goëthe. Bientôt il put entendre le cri des fuyards, et voir passer la pointe de leurs armes au-dessus des murs du jardin. Hommes, chevaux, voitures, tout se bousculait aux portes, aux carrefours; partout des affûts abandonnés, des roues brisées, des blessés errants. Le flocc humain grossissait de minute en minute, et c'était sur la route d'Erfurt une cohue incongrue, indescriptible. Tous voulaient fuir vers l'Ouest !

Bientôt apparurent les premiers houzards français, sabres au cloir. Dressés sur leurs étriers, debout sur leurs bêtes fumantes qui débouchaient au galop, ils ressemblaient, dans leurs dolmans rouges, à de véritables démons. Goëthe leur fit donner de la bière, et du vin. Ils mirent pied à terre, et se dispersèrent dans les maisons. L'officier qui commandait le détachement annonça à Goëthe l'arrivée d'un personnage im-

portant et lui demanda l'hospitalité dans sa maison. Bien que celle-ci fut pleine et que seize cavaliers alsaciens s'y prélassassent déjà, l'hospitalité fut accordée car il restait une chambre spacieuse destinée au maréchal Ney, qui était l'important personnage en question.

Goëthe se retira après le dîner, laissa à Riemer, son secrétaire, le soin de le recevoir. Les clameurs du pillage enveloppaient la ville, et de sa fenêtre, il voyait dans le crépuscule, passer les masses sombres des colonnes d'infanterie qu'éclairait le reflet des feux. Tout à coup, il sursauta. De grands coups saccadés retentissaient en bas. Des jurons, des cris avinés, des protestations. Il entendit Riemer discuter. Deux voltigeurs ivres firent irruption dans le vestibule, et pénétrèrent dans la cuisine. Ils demandèrent à boire et à manger, et Christiane leur apporta du vin, de la bière, du pain et des saucisses. Ils s'empiffrèrent et réclamèrent le maître de la maison. Riemer alla trouver Goëthe et le pria de venir. Un flambeau à la main, vêtu d'une ample robe de chambre qu'il appelait le "manteau du prophète", le grand homme descendit et leur en imposa par sa noblesse et sa gravité. "Ils redevinrent tout à coup des Français polis, emplirent un verre et le prièrent de trinquer avec eux. Il le fit, et après quelques mots échangés se retira de nouveau. Mais tout danger n'était pas écarté. Quelques heures plus tard, en proie à l'idée fixe des ivrognes, les deux gaillards prétendirent l'aller rejoindre. Au milieu de la nuit, proférant des menaces, ils gravirent l'escalier et entrèrent dans la chambre du poète, en brandissant leurs baionnettes. C'est alors que Christiane, hagarde, se jeta au devant d'eux, au risque de sa vie, appela du secours, et avec l'aide d'un réfugié finit, avec de grandes difficultés, par les expulser. Ils grognèrent, se vautrèrent dans une pièce voisine, mais en furent chassés, dès le petit jour, à la pointe de l'épée par un aide de camp du maréchal Ney. Christiane avait sauvé la vie de Goëthe. S'il était mort cette nuit-là, aux mains des voltigeurs avinés, aucun de vous, Messieurs, n'aurait entendu Faust ou Mignon, et bien autres choses encore; quant à Werther, l'ouvrage est de vingt-cinq ans antérieur à cette époque.

Ney arriva le matin et passa quelques heures à peine dans sa chambre. Puis ce furent d'autres maréchaux, Victor, Lannes, Augereau, celui-ci fit au poète une visite de courtoisie et pourvut la maison d'une garde de police. Christiane servait à table. Il y avait un tel contraste entre sa vulgarité cordiale et enjouée, et la distinction de Goëthe qu'on la prenait pour sa femme de ménage. Elle était sa compagne depuis 1789 (depuis dix-sept ans), et c'est à elle que s'adresse la plupart des chefs-d'oeuvre contenus dans les *Elégies Romaines*. Elle l'avait rendu heureux, lui avait donné un fils, Auguste, et il s'accommodait fort bien de sa tenue négligée. A propos de Goëthe, si proche de la nature, malgré sa vaste intelligence, qui embrasse tout, M. le Marquis de Beauregard s'est un jour exprimé comme suit: "Il faut être un bien grand homme et un bien grand poète pour trouver ainsi son bonheur en vivant trente ans avec une ouvrière, dont tout, tout au monde, le séparait". Christiane se sentait plus heureuse avec les hussards qu'avec les maréchaux et pour se donner du courage... il en fallait en ces jours-là... elle n'hésitait pas à vider une ou deux bouteilles de vin. Elle plaisantait avec les capitaines,

mais se trouvait parfois en butte à leurs indiscretions et à leurs privautés. Goëthe lui devait la vie, il lui incombait d'assurer sa protection, sa sauvegarde et sa dignité. Alors, il l'épousa.

\* \* \*

Mais que se passait-il pendant ce temps-là au Château de Charles-Auguste ?

Le lendemain même de sa double victoire, Napoléon était arrivé à Weimar. Il fut annoncé par Rapp, précédé par Murat. Celui-ci était rayonnant et dégustait l'ivresse de son triomphe. N'avait-il pas, grâce à sa poursuite acharnée, transformé en déroute la retraite des Prussiens? L'empereur, au contraire, arriva à la nuit tombée, au grand trot, accompagné de Berthier.

Le pillage avait pris fin. Goëthe fit distribuer des vivres, des vêtements. L'état de la ville était lamentable. Que d'amis sans ressources! Si la maison de Wieland avait échappé aux déprédations, bien d'autres étaient dévastées de fond en comble. Partout, dans les églises, au théâtre, des blessés et des malades. Heureusement l'ordre se rétablit vite. Lannes fit annoncer au poète sans inquiétude "en considération du grand Goëthe", il prenait toutes les mesures nécessaires à sa sûreté.

Peu de jours plus tard, Bonaparte entra à Berlin, et Charles-Auguste faisait sa soumission. Tandis que l'un courait dans la neige d'Eylau à la rencontre des cosaques, l'autre rentrait à Weimar, et s'affiliait bon gré mal gré à la Confédération du Rhin.

Goëthe entra dans une des plus fécondes périodes de sa vie. On eût dit que d'avoir côtoyé le danger et la mort lui rendait de nouvelles forces, d'immenses espérances, et une inspiration plus alerte. Il venait d'achever la première partie du Faust; il composait son magnifique poème de Pandore, et les voix discordantes qui pendant si longtemps s'étaient élevées du fond de son âme orageuse, semblaient s'unir harmonieusement au moment où il commençait à écrire ses "Affinités Electives", son "Werther" de la soixantaine, des souvenirs, en vue de ces mémoires qu'il intitula plus tard: "Poésie et vérité". En dépit de son existence instable, Goëthe était accaparé par les préparatifs du Congrès d'Erfurt.

Mémorable évènement! Assemblée unique au monde. On se trémoussait d'aise, à la cour, en comptant les têtes couronnées qui devaient y assister: le tsar de toutes les Russies, l'empereur des Français, quatre rois, trente-quatre ducs et princes! D'innombrables maréchaux, ministres, ambassadeurs y graviteraient autour des souverains, et Napoléon amènerait avec lui Talma, pour le faire jouer, comme il le lui avait promis, "devant un parterre de rois". Avec Talma, viendrait la troupe de la Comédie Française. Que n'attendait-on pas de ce congrès? Gloire et faveurs n'allaient-elles pas rejaillir sur le petit duché. Magnifiques spectacles, heureuses conséquences politiques. Les deux Césars s'étant réconciliés à Tilsitt, Alexandre se rendit en voiture de Weimar à Erfurt le 27 septembre et Napoléon alla à sa rencontre jusqu'à Munchenholzen. Charles-Auguste suivit les souverains et manda Goëthe à Erfurt. Il y arriva le 29 septembre. Le Congrès déployait ses fastes dans un décor incomparable. L'ancien statthalter, Dalberg, était devenu le plus

haut personnage de la Confédération du Rhin, prince primat et grand favori de Napoléon. Noble et grave, avec la plaque de la Légion d'honneur, et la croix de brillants scintillants sous l'étamine soyeuse, il penchait là-bas sa tête blanche, vers le fauteuil de Monsieur de Talleyrand.

Goëthe assistait chaque soir à la représentation de la Comédie Française: ANDROMAQUE, BRITANNICUS, OEDIPE, que ne vit-il jouer devant le parterre de rois? Il était très invité, soupa chez Champaigny, à côté de Bourgoing, ambassadeur de France à Dresde, et fut présenté à Maret, duc de Bassano. Celui-ci mentionna sa présence à Napoléon, et le 2 octobre, à dix heures du matin eut lieu la fameuse entrevue.

Comme d'habitude, l'empereur donna audience pendant son petit déjeuner. Goëthe était attendu. Le voici en habit de cour, frisé avec soin. Dans l'antichambre, on le présente à Talleyrand et à Savary. Daru arrive au même moment. La porte s'ouvre et tous pénètrent à la fois dans le cabinet de Napoléon où se trouvent déjà Lannes et Berthier.

C'est une vaste pièce que Goëthe connaît bien. Il y a là, assis à la table ronde, devant sa vaisselle d'argent, un petit homme trapu et déjà un peu gras, le front bien renflé, dégarni. On lui donne quarante ans. C'est l'empereur. Il continue à déjeuner. Talleyrand vient se placer à sa droite, à courte distance, Daru plus près de lui à sa gauche, et la conversation s'engage.

Mais Napoléon voit Goëthe et lui fait signe d'approcher.

(A suivre.)

## L'ECHO MUSICAL ET ARTISTIQUE

(Suite de la page 6)

ne discute pas des secrets de son art avec un amateur. Ce dernier pourrait-il le comprendre?...

Grands dieux!... comme les grands artistes sont difficiles à... égaler, d'après ce bon monsieur. Si le nôtre avait au moins discuté suivant "l'état de question" nous aurions peut-être pu le suivre...

Un chanteur n'est pas un pianiste, pour Paul-Arthur, c'est clair. Pour notre ami, non, ce n'est pas aussi clair que cela!...

Espérons qu'il apprendra sous peu les principes élémentaires de l'art vocal, et qu'il saisira mieux ensuite jusqu'à quel point il est "l'amateur" en art vocal. Il *daignera* ensuite en parler.

Le même Paul-Arthur lui fait grâce, — encore une fois, — des polissonneries... qu'il écrit sans pudeur... pour sa réputation de grand artiste, — et le même Paul-Arthur ne retranche rien à sa 1ère proposition, — admise par les meilleurs professeurs de chant, — "que pour parler chant et culture vocale il faut en avoir appris au moins les éléments". Au pianiste de demeurer à son piano, à l'organiste de s'en tenir à son orgue... aussi longtemps que possible pour ajouter encore... aux connaissances... de notre "grand artiste!"...

—Québec, le 11 avril, 1932.

## IMPRESSION DE VOYAGE DANS L'OUEST CANADIEN, L'ALASKA ET LE YUKON

Par M. PHILIPPE METHE, I. C.  
directeur de l'Ecole Technique de Québec.

(Suite de mars)

Deux jours passent bien vite dans un décor aussi féérique; aussi, au signal du départ, plusieurs ont-ils dû se rappeler ces vers mélancoliques de Lamartine:

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
Dans la nuit éternelle, emportés sans retour,  
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges,  
Ne pourrons-nous jamais jeter l'ancre un seul jour?

De Vancouver, le 15 juillet, à bord du Princesse Charlotte, les excursionnistes partent pour l'inconnu; l'Alaska et le Yukon. Pendant quatre jours et demi, le bateau sillonne les eaux bien calmes du Pacifique. Tout le trajet s'effectue par le passage intérieur, entre la Côte et un chapelet d'îles de toutes dimensions; à peine sommes-nous vingt milles en pleine mer, dans le détroit de la Reine Charlotte. Pas moyen de flirter avec le mal de mer!

Après une nuit en bateau, nous visitons Alert Bay, petit village indien sur la pointe nord de l'île de Vancouver. La pêche au saumon et sa mise en conserve constituent l'industrie de ce village; il en est de même de la plupart de ceux que nous verrons jusqu'à Skagway. Alert Bay est surtout remarquable par son cimetière indien et ses totems variés.

C'est à Victoria, au musée provincial, qu'on rencontre pour la première fois les totems, sorte d'arbres généalogiques, ou blasons de tribus, clans ou familles des indigènes de la côte britannique et de l'Alaska. Ces totems sont sculptés dans des troncs d'arbres et atteignent de 30 à 40 pieds de hauteur.

Les Américains n'ont pas manqué de battre monnaie sur la badauderie des gens, et ils ont mis sur le marché des reproductions en série à échelle réduite de ces totems, soit en bois, soit en ivoire, et sculptés par des artistes japonais. Ils les vendent à prix d'or aux touristes qu'ils appellent sympathiquement "Alaska Fish". Le totem est l'obsession du voyageur, de Vancouver à Skagway et retour, il ne peut mettre pied à terre sans être constamment tenté par lui, et il n'aura de trêve que lorsque, comme les autres, il aura enfin totémisé.

Vers la fin du deuxième jour, visite à Prince Rupert, population de 7,000 âmes, et terminus du Chemin de Fer National. Remarquable surtout par son entrepôt frigorifique où sont entassés 13 millions de livres de saumon et de flétan.

Le prochain arrêt sera Ketchikan, port d'entrée de l'Alaska, territoire américain, donc sec; gare aux provisions de bouche, cocktails ou autres!

La Côte du Pacifique est très dentelée; on y trouve une multitude de fiords profonds, où abondent le saumon et le flétan, dont la pêche constitue l'une des principales ressources du pays. Il y a, dit-on, 48 établissements pour la mise du saumon en conserve, le long de la côte du Pacifique.

La chaîne côtière se termine abruptement dans la mer; ça et là, une petite ville ou un petit village accroché au flanc de la montagne, ou sur une île. De chaque côté, du bois, de ce fameux bois de Colombie, long et droit comme un i, avec, tout au faite, un maigre bouquet de branches vertes.

Le bois constitue la seconde grande ressource de la région.

De nombreux cours d'eau se précipitent du sommet de hautes montagnes, et n'attendent que la main de l'homme pour se mettre à son service.

Les mines constituent la troisième grande industrie du pays. Le musée de Juneau, capitale de l'Alaska, renferme de beaux échantillons des divers minerais de cuivre, d'argent, de plomb et de zinc. On y trouve l'or à l'état natif, dans les sables aurifères, et aussi dans le quartz. Plusieurs riches gisements de charbon ont été découverts, et quelques-uns sont en exploitation.

La ville de Juneau, ainsi nommée en mémoire d'un de ses fondateurs, originaire de la province de Québec, tire sa subsistance pour une large part de l'extraction de l'or de la montagne, par la Juneau Gold Mine.

L'Alaska est le pays des contrastes. Situé au-delà du 60e degré de latitude nord, il se trouve par conséquent dans la zone glaciale, mais à cause des courants chauds du Japon, la région côtière jouit d'un climat plus tempéré que le nôtre; moins chaud en été, moins froid en hiver, alors que la partie centrale, tributaire du fleuve Yukon et de l'Océan Arctique a un climat très rigoureux l'hiver.

A cause de la longue insolation de l'été, la végétation est très rapide; fleurs et fruits, sauvages et cultivés poussent en abondance. A quelque distance de jardins magnifiques on aperçoit de nombreux glaciers dont les eaux se précipitent des montagnes en égrenant leurs notes joyeuses, et semant des arcs en ciel. De Skagway, on peut en apercevoir 28, disposés en circonférence à des hauteurs variant de 1000 à 8000 pieds.

Le glacier Taku vient mourir à l'extrémité d'un bras de mer, et les bateaux s'en approchent d'environ un quart de mille. Spectacle grandiose que ce bloc de glace bleue pâle, d'environ un mille de largeur par 90 milles de longueur, dominant la mer d'une centaine de pieds, et étincelant au soleil comme un diamant. C'est une rivière coulant dans une gorge profonde, et dont les eaux se sont solidifiées. Cette rivière solide descend très lentement, entraînant avec elle de gros blocs de pierre qu'elle broie, formant des dépôts de gravier, ou moraines. De temps à autre, une banquise se détache, et sa chute répercutée par les échos rappelle les roulements du tonnerre. Pendant longtemps les pêcheurs locaux se sont approvisionnés de glace à cette source inépuisable, mais peu à peu, les réfrigérateurs,

plus dispendieux sans doute, mais plus modernes et plus commodes, se sont implantés jusque dans ces lointaines contrées du nord.

Contraste : à quelques pieds du glaciers, des plantes croissent avec vigueur; d'une main, on peut saisir un fleur, et de l'autre, une poignée de glace.

A Skagway, terme du voyage en bateau, nous nous engageons dans la fameuse gorge connue sous le nom de White Pass où les chercheurs d'or de 97 et 98 poussés par l'"auri sacra fames" eurent tant à souffrir, et où beaucoup perdirent la vie. Aujourd'hui, le chemin de fer "White Pass & Yukon" gravit allègrement ses 2800' en 27 milles, et relie Skagway à White Horse, (une distance de 110 milles) sur le Yukon. De là, le fleuve est navigable jusqu'à la mer de Bering, soit environ 2000 milles.

Le trajet le long de la White Pass est très pittoresque. A un endroit, le train est accroché à la montagne à 1200 pieds du fond de la gorge. Malgré vous, il vous passe un frisson, en pensant qu'un vilain cailou détaché de la montagne qui vous domine, ou encore un maladroit coup de frein pourrait vous y faire rouler. Mais bien vite, vous chassez ces sombres pensées pour jouir du paysage enchanteur qui se déroule toujours nouveau. Voici, sur un bloc de ciment, les drapeaux étoilé et Union Jack qui fraternisent; nous sommes de nouveau en Colombie Britannique, et dans quelques milles, nous serons au Yukon.

Yukon, Klondyke! Deux noms synonymes de source inépuisable de richesse; mais aussi, cimetière de nombreux rêves et de multiples illusions!

Le Yukon a une superficie de 207,075 milles carrés. Il est borné au nord par l'Océan Arctique, à l'est, par les Territoires du Nord-Ouest, au sud par la Colombie Britannique et l'Alaska, et à l'ouest, par l'Alaska.

Pendant la ruée vers le Klondike, la population de race blanche atteignit et même dépassa 30,000; elle est aujourd'hui inférieure à 5,000.

Le climat est très sain en toute saison. Les hivers sont longs et très rigoureux, mais secs et exempts de grands vents. Les étés sont clairs et la température très agréable.

Les ressources naturelles sont abondantes. On y trouve l'or, l'argent, le cuivre, l'antimoine, le tungstène, le fer, l'étain et le charbon. Les forêts sont considérables, et les pouvoirs d'eau abondants.

On y cultive le blé et l'avoine aussi au nord que Dawson; le sol est très fertile, et à cause de la longue insolation de l'été, la croissance est très rapide. Il arrive cependant qu'une gelée hâtive vienne anéantir la moisson avant maturité.

Malgré ses ressources naturelles riches et variées, il semble bien qu'à cause de la longueur de ses hivers froids et sans soleil, de la brièveté de ses étés, de son éloignement du reste du Canada, et de la difficulté des communications, le Yukon soit destiné à rester pendant de longues années encore, un excellent terrain de chasse et de pêche. Le gros gibier y abonde : original, caribou, chèvre de montagne, mouflon, ours brun, noir, gris et blanc. Les rivières sont bien pourvues d'excellent poisson; les animaux à fourrures y sont nombreux et variés, et leurs pelleteries de très belle qualité.

Les développements de l'aviation commerciale en abolissant les distances stimulera peut-être le développement de cet intéressant territoire; tel quel, le

Yukon est un endroit idéal pour une vacance, un voyage de noces, ou encore pour le neurasthénique qu'accable la vie trépidante de nos cités modernes. Pas de téléphone, pas de solliciteurs, pas de percepteurs à la semaine, pas d'officiers de circulation. Le bonheur parfait... s'il n'y avait pas de moustiques!

L'Alaska forme une grande péninsule d'environ 600,000 milles carrés, à l'ouest de la Colombie Britannique et du Yukon. Cet immense territoire fut d'abord exploré par le Suédois Titus Béring, au service de la Russie, qui en prit possession au nom du Tsar. En 1867, les États-Unis l'achetèrent de la Russie au prix de \$7,200,000., soit environ 2 cents l'acre.

Les indiens de l'Alaska, comme ceux du Yukon et de l'Océan Arctique présentent tous les caractères extérieurs du type asiatique. Leur origine asiatique a été démontrée de façon irréfutable par le R. P. Petitot, O. M. I., missionnaire dans l'extrême nord, lors du congrès des Américanistes tenu à Nancy, en 1875.

Bien que sous la même latitude que le Yukon, et possédant à peu près les mêmes ressources naturelles, un climat, plus doux sur la côte, et une situation géographique maritime devraient assurer à l'Alaska un développement beaucoup plus rapide.

Les nombreuses sinuosités de son rivage donnent à l'Alaska 12000 milles de frontière baignée par l'océan; ces ports de mer ouverts toute l'année lui assurent des moyens de transport exceptionnels.

L'heure du retour a sonné. Après une journée et une nuit sur le lac Taku, au pays du soleil de minuit, reprenons la Princesse Charlotte pour Vancouver. Lentement, comme à regret, le bateau laisse le quai pour descendre le majestueux Canay de Lynn. Tous les yeux sont tournés vers le rivage comme pour s'emplir une dernière fois de visions du Nord, tandis que le soleil, avant de disparaître dans toute sa gloire derrière les montagnes, nous adresse un suprême adieu de l'Alaska.

Cinq jours se sont écoulés... Le train nous dépose à Field, dans les Rocheuses. En autocar nous visitons le lac Émeraude, la Vallée Yoho, et nous atteignons le Lac Louise où nous passerons le dimanche.

Le Lac Louise est justement appelé la perle des Rocheuses. Perché à 5600 pieds d'altitude, il est encadré de montagnes de 8,8 et 10,000 pieds, et reçoit ses eaux du Glacier Victoria qui trône majestueusement au fond du tableau, à 8,000 pieds d'altitude.

Les proportions sont telles qu'on croirait le pied du glacier à deux milles, tout au plus, alors qu'il faut marcher six milles pour y arriver; et le soir, lorsque l'ombre s'étend sur la nature, il semble que les montagnes et le glacier se rapprochent comme pour protéger le lac contre l'air trop vif de la nuit.

Le voyage tire à sa fin... entre voyageurs et voyageuses, se sont établis des liens de sympathie d'abord, d'amitié ensuite, et peut-être de plus doux encore... Des idylles sont nées, ont grandi, et qui sait... peut-être aussi des rêves d'avenir...

Quel milieu propice à l'épanouissement de ces sentiments si doux... et pourquoi faut-il partir si tôt!

O temps, suspend ton vol...

Mais non, le temps fuit, inexorable... jetons sur cette Perle des Rocheuses un dernier coup d'oeil, avec un dernier adieu.

O Lac, rochers muets, grotte, forêt obscure,

Vous que le temps épargne, ou qu'il peut rajeunir,

Gardez de cette nuit, gardez belle nature,

..... au moins le souvenir.

## Bibliographie Canadienne

“*Rose Beaulieu*”, par Victor Forbin.

Décidément, le roman canadien affiche, chaque jour, une notoriété grandissante, et depuis “*Maria Chapdelaine*” de Louis Hémon, d’autres écrivains français, comme Victor Forbin, y acquièrent une célébrité enviable en nous présentant la vie canadienne française vue sous son vrai jour, laquelle ne manque pas d’intéresser tous ceux-là qui sont friands de scènes, de moeurs et de coutumes traditionnelles, fleurant bon le terroir laurentien, ou celles encore de la vie libre et large au grand air des plaines de l’Ouest où s’élaborent, au delà et en deçà des Rocheuses, les assises d’un grand peuple, devant lequel s’ouvrent de magnifiques et séduisantes perspectives d’avenir.

L’on saura gré à M. Victor Forbin, en situant les personnages de son roman canadien, d’avoir su respecter la couleur locale et de s’être imbu à l’occasion de toutes les idées qui caractérisent la vie au nouveau monde et la différencie par là même de celle de l’ancien, notamment de Paris : le point culminant de la civilisation moderne, arbitre du bon goût et de l’élégance féminine, comme aussi du bel esprit, lequel, en terre de France, ne perd jamais ses droits.

Et quoi de plus naturel que ce jeune Français, Lauville, plongé en pleine nature là-bas, au voisinage des Rocheuses et en parcourant le Parc Jasper, se soit senti l’âme neuve, comme agrandie par les lointains horizons qui s’étendaient à perte de vue.

Et si la voix merveilleuse de “*Rose Beaulieu*”, l’a enthousiasmé au point d’en être amoureux et de lui vouloir même une célébrité mondiale consacrée à Paris, lui-même artiste musicien, il n’en est pas moins de suite conquis par le gigantesque et pittoresque décors qui se déroule le long de la voie ferrée ; comme aussi par les scènes de moeurs qui le reportent à la préhistoire, où les tribus indiennes se partageaient ce vaste territoire : “Parfois des cow-boys aux uniformes classiques (veste de tricot, foulard rutilant, larges pantalons de cuir fauve) saluaient d’un hello ! joyeusement vociféré, en brandissant leurs grands chapeaux, sans ralentir l’amble de leurs montures, hautains sous la couverture de laine qui leur servait de manteau, les cheveux nattés encadrant les traits impassibles, les Peaux-Rouges éperonnaient de leurs talons nus les poneys aux formes ramassées”.

Comme aussi note-t-il, entre les deux grandes races qui se partagent cet immense domaine d’Amérique du Nord : “Il y a une cloison étanche : les traditions, la langue, la religion”.

Voici, à l’orée du bois, tout un tableau où l’auteur utilise toutes les couleurs et les nuances de sa riche palette : “Des pins d’espèces variées, avant-garde de la forêt proche, dressaient, au ras des maisons, leurs troncs rougeâtres et le vert sombre de leurs rameaux ; au-dessus de leurs cimes s’élevaient des collines, drapées comme d’un épais manteau de mousse... Et c’était l’orgie de couleurs sur le chaos des lignes ; des teintes brutales crevées par des lignes inattendues —

les vraies Rocheuses — palette de peintres d’Orient accrochée dans l’azur sous un ruissellement de lumière”.

L’on n’en finirait pas de noter avec l’auteur la féerie de couleurs et de lumière miroitant à la parois lisse des flancs de rochers escarpés ou à la surface des eaux immobiles des grands lacs où se reflète le ciel bleu, flaconné de nuages prenant dans l’immense azur des formes fantastiques.

Cependant il resterait à féliciter l’auteur d’avoir su reconnaître l’authenticité de notre parler canadien aux assonances et aux provenances archaïques, qui le mettent au-dessus des ridicules insinuations d’un patois régional, langage de provenance normande, angevine ou poitevine, familier à tous ceux qui possèdent réellement le français et s’enorgueillissent de l’entendre résonner encore si doux à leurs oreilles.

En effet, “cette histoire du Canada, fait-il dire à son personnage Pierre Laurille, elle m’apparaît soudain héroïque et superbe”.

C’est encore la tradition morale qui met “*Rose Beaulieu*” au-dessus de toutes les séductions, celle du divorce entre autres, et dans une suprême abnégation et un grand esprit de sacrifice la fait se consacrer définitivement aux Indiens, en vraie servante de Dieu.

Bref, l’oeuvre régionale, sise dans un merveilleux paysage, contient une leçon de résistance et de survivance de la race, laquelle, même au sein de ces plaines de l’Ouest canadien, vouées à la prospérité anglo-saxonne, se dégage triomphante, nous permettant d’espérer qu’elle y ait bientôt ses inébranlables assises.

—Avril 1932.

Jules-S. LESAGE.

\* \* \* \*

*Parlons... Musique*, par Rodolphe Mathieu.

Le directeur du “Canadian Institute of Music” vient de publier aux *Editions Albert Lévêque* le livre qu’attendaient de lui ceux qui connaissent son riche tempérament d’artiste et son originalité débordante. Ses idées, qu’il a déjà eu l’occasion d’exprimer dans des revues et des journaux, ont été parfois attaquées avec véhémence, mais jamais dédaignées. On l’accuse de modernisme inutile, d’obscurité, de révolte contre les principes établis.

“M. Mathieu, écrivait dans “*Papiers de Musique*” M. Léo-Pol Morin, est parmi les musiciens de sa génération, le plus attaqué et le moins compris. Et moins on connaît sa musique, plus on l’attaque avec véhémence... Voilà un compositeur qui a sa manière de faire à lui, et au lieu de l’en glorifier, on l’en accuse comme d’une tare... Quelques musiciens tiennent rigueur au jeune téméraire de les avoir surpris dans leur léthargie. Cela les dispense de faire l’effort de comprendre le sens et la réelle valeur de sa musique”.

Ce sont les principes fondamentaux de sa technique musicale que M. Mathieu expose dans son livre "Parlons... Musique". Il est avant tout un moderne et veut donner à la musique canadienne le caractère de son temps. Aussi faut-il voir, au-delà de la forme, la pensée qui anime le livre. Elle est ferme, personnelle, d'une unité qui la fera remarquer même de ceux qui ne partagent pas les opinions de M. Mathieu. Quelques chapitres, "Le folklore, source d'inspiration", "Les différentes langues musicales", "Le caractère de la musique", "L'Étatisation de la musique", etc, sont riches de ces aperçus originaux, subjectifs, audacieux, qui infuseront à notre musique canadienne un sang nouveau.

"Parlons... Musique", publié dans la série "Les Jugements", aux Editions Albert Lévesque, est en vente au prix de \$1.00 l'exemplaire, à la Librairie d'Action Canadienne-française, 1735 rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties.

\* \* \* \*

#### NOUVELLES D'AFRIQUE.

Voulez-vous en avoir de fraîches, chaque mois, et venant de Canadiennes bien authentiques?

Ne répondez pas, pour répéter l'affreux calembour de ce missionnaire d'un jour à la Maison Carrée : "J'en ai de l'Afrique assez," mais lisez la revue des Soeurs Blanches du Cardinal Lavignerie et, — à votre tour, — vous m'en donnerez des nouvelles.

C'est un modeste bulletin mensuel de 32 pages, bien illustré et d'une lecture agréable, édifiante et nourrissante.

Surtout n'allez pas croire que les chroniqueuses de bulletin des Soeurs canadiennes, en mission là-bas, ont un style de condamnées à mort, à endormir ou à faire pleurer.

C'est d'une plume alerte qu'elles racontent leurs expériences, leurs aventures, leurs conquêtes d'âmes de noirs. Jamais de lamentation. Elles accomplissent leur tâche quotidienne le coeur gai.

L'une d'elles, partie du Canada tout récemment, raconte, dans les derniers numéros du Bulletin des Soeurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, le voyage qu'elle accomplit, avec quelques compagnes, de Marseille à Daressalam. (1) Cette chronique est tout simplement savoureuse. C'est une artiste de la plume qui nous fait voir ce qu'elle voit et admirer ce qu'elle admire dans l'oeuvre du Créateur. Si vous en doutez, faites comme saint Thomas : allez aux preuves. Il ne vous en coûtera que cinquante sous par année. On s'abonne en s'adressant à 32 rue Fraser, Lévis. Un numéro *specimen* est adressé gratuitement à quiconque en fait la demande.

G.-E. M.

(1) Petite ville sur la côte orientale africaine, au 8° degré sud de l'Équateur.

## ENJOLIVONS NOS DEMEURES

Toute maison non améliorée ou sans parterre au Canada peut être rendue plus attrayante par l'emploi judicieux d'arbres, d'arbrisseaux, de plantes grimpan-tes, de fleurs et de gazon bien entretenu. Le vieux dicton selon lequel une maison non encadrée de végétation n'est pas un foyer, fait bien ressortir la nécessité et la sagesse de la plantation ornementale. Certains endroits tirent de l'arrière en ce que concerne l'embellissement, peut-être plus encore dans les districts ruraux qu'ailleurs. Il y a cependant beaucoup de preuves montrant qu'un travail intelligent en ce sens donne des résultats fort satisfaisants.

Le Canada est un pays d'une rare beauté naturelle, à partir des lacs Bras d'Or de l'Île du Cap Breton jusqu'à ces fameuses montagnes aux assises baignées par les vagues du Pacifique. La nature a doté notre pays de paysages naturels grandioses, les plus beaux et les plus variés du globe. Les montagnes, les lacs, les ruisseaux, les forêts, les plaines et les chutes d'eau y abondent. Les endroits dont l'apparence laisse à désirer sont ceux que l'homme a lui-même enlaidis; il semble donc que le moins qu'il puisse faire, c'est d'améliorer suffisamment ces mêmes endroits pour les conformer, dans une certaine mesure au moins, à la beauté naturelle de notre grand pays. Souvent on se rend compte de l'avancement et de la prospérité d'une localité ou municipalité par son apparence, et la meilleure annonce dont n'importe quel groupement peut jouir est celle que lui vaut sa belle apparence aux yeux du public — une apparence de progrès, d'ordre et d'industrie que reflètent ses terrains publics et privés bien plantés et bien entretenus.

Nous subissons beaucoup plus que nous le pensons, l'influence de notre entourage et les enfants y sont particulièrement sensibles. Assurément un foyer où l'on cultive des fleurs à l'intérieur comme à l'extérieur, est un meilleur endroit pour élever des enfants qu'un foyer où l'on ne s'occupe nullement de ces amis du royaume végétal. L'arbre suit l'inclinaison du rameau: voilà encore un vieux dicton qui s'applique bien à l'éducation des enfants. Si l'on enseigne aux enfants à connaître et à aimer les fleurs, ils penseront plus à ces belles choses et moins à ce qui peut blesser et détruire.

On rencontre souvent des gens qui disent que les jardins et les fleurs coûtent trop cher ou qu'ils exigent trop de temps. La vérité, c'est que le désir ou les bonnes dispositions font défaut. Si vous tenez réellement à avoir un jardin et des fleurs pour embellir les abords de votre maison, vous les aurez quelles que soient vos occupations. Votre Ferme expérimentale ou Collège d'Agriculture le plus rapproché vous renseignera avec plaisir au sujet des variétés convenables pour votre région. Dans tous les cas, il n'est pas nécessaire de dépenser beaucoup, et le montant affecté à l'achat des plantes requises pour améliorer une maison de grandeur moyenne, sera l'un des meilleurs placements possibles. Vous en retirerez de gros dividendes sous forme de satisfaction, et la valeur de votre maison sera accrue. En vous efforçant à rendre votre maison plus attrayante, vous améliorez votre rue. En améliorant votre rue, vous améliorez aussi votre ville ou cité, et en embellissant votre cité, ville ou canton, vous aidez ainsi à accroître la beauté du pays tout entier.

UN ANCETRE DE FRANCE

# Claude Charland dit Franceœur 1618 (?) - 1705

Sommaire : Les deux mariages à Québec. — I. *En France*, 1o Châteauroux et Déols. — 2o L'information incomplète. — II *En Nouvelle-France*. 1o Québec, Sillery, l'Île d'Orléans. — 2o La descendance.

PAR FILIOLUS

(Suite de mars)

Avec André de Chauvigny, "le preux des preux", nouvelle ligné de seigneurs, laquelle s'éteint par la mort d'André III, en 1502. Les cousins de celui-ci, Maillé de La Tour-Landry et Jean d'Aumont, se partagent le domaine. Henri de Bourbon, prince de Condé, achète en 1612 la baronnie entière de Châteauroux et en fait don à son fils, celui qu'on a surnommé "le Grand Condé". Le château n'a guère conservé de ce prince que le souvenir de sa femme délaissée, Clémence de Maillé-Brézé. Cette infortunée y habita pendant 24 ans avec les gens de sa suite, et mourut en 1694. En 1735, vente du domaine par le fils du Grand Condé au roi Louis XV, qui le donne en 1743 à la marquise de la Tournelle, titrée dès lors "duchesse de Châteauroux". Celle-ci étant morte l'année suivante, la terre fait retour à la couronne et devient, en 1774, l'apanage du comte d'Artois, frère de Louis XVI. L'année précédente, le général Bertrand naissait au château dans une des salles du rez-de-chaussée. Plus tard, le riche fermier général, Claude Dupin, grand-père de George Sand, avec sa femme Aurore de Saxe, conviait dans les salons du premier étage, pour des bals et des fêtes de grand luxe, toute l'élégante société de la ville et des environs.

Aujourd'hui, les bureaux de la Préfecture occupent l'édifice tout entier, quoique tout à côté, à droite, se dresse l'hôtel de ce même nom, un beau grand édifice à façade ornée de colonnes, et dont plus d'une ville, beaucoup plus grande, beaucoup plus riche, serait justement fière.

À propos et en passant, c'est pour nous un vif regret de ne pouvoir pas publier les jolies vues que nous avons rapportées de ce Châteauroux inoubliable. C'en est un autre d'être enfermé dans des limites bien étroites, maintenant surtout que nous avons donné plus de développement peut-être qu'il ne fallait, à ce qui précède. Mais du reste, lorsqu'un pays, la France par exemple, semble doué comme naturellement de bon goût, de sens esthétique, et que par ailleurs, son gouvernement, si peu artiste qu'il ait pu être quelquefois, n'a jamais revendiqué le droit de l'affliger par des laideurs monumentales, forcément publiques et par là même si odieuses, alors la simple mention d'un Palais de Justice, d'un Hôtel de Ville, d'un Musée, d'une Bibliothèque, etc., équivaut déjà, ou presque, à une recommandation. Or, il y a de tout cela à Châteauroux, voire un Théâtre, un beau jardin ouvert à tout le monde, et surtout une grande place dite "Le Marché", à certains jours le rendez-vous le plus intéressant pour un arrière-petit-fils de Berrichon, en ce sens qu'elle réunit là toute la société de la ville et des alentours, la grande et la petite, la paysanne qui vend ses légumes, et la citadine qui les achète, bref,

dirait-on, tout le vieux Berry, tant le costume, au moins celui de la campagne, n'a pas suivi la mode; tant la politesse est exquise tout comme autrefois; tant le langage ressemble encore à celui que nos ancêtres nous ont légué. Ne peut-on pas entendre, par exemple, quelque chose comme ceci: "Comment q'ça va, toé"? — "Moé, ça va mal, et j'sais pas comment q'ça ira à souère!" — C'est délicieux.

2o L'Information: Les Révérends curés de Saint-Christophe et de Déols. Messieurs l'avocat Joseph Beulay et Eugène Hubert, archivistes. Les registres de l'état civil.

Disons-le à titre de renseignement — et bien à regret, parce que nous ne voulons nulle part ici formuler le moindre grief contre notre pays d'origine: les Canadiens-français en quête, ou selon d'autres, en mal de généalogie, pourraient se dispenser du voyage en France, s'ils n'y vont que pour faire des recherches et remonter plus haut dans l'ascendance de leurs ancêtres. Qu'ils y aillent pour autre chose, pour respirer "l'air natal", pour toucher, embrasser même à genoux le sol de leur vraie patrie, comme c'est arrivé à d'autres: des jeunes, des vieux, car "les extrêmes se touchent"; pour voir de leurs yeux, "voir, voir, ce qui s'appelle voir", la ville, le village, le coin quelconque de la vieille France d'où est parti leur ancêtre, quel qu'il fût, socialement parlant, mais toujours la chair de leur chair et le sang de leur sang; enfin, comme dirait le poète en pareille occasion, pour

Goûter un peu de sa présence

Dans l'air que sa voix ébranla,

c'est bien, très bien, tout naturel d'ailleurs, et très patriotique, ce qui devrait pouvoir dire très réconfortant pour un sujet, malgré lui, de l'empire britannique.

Seulement, à part ceux-là, en petit nombre, qui croient pouvoir se rattacher à certaines familles historiques, familles nobles, ou d'origine plus ou moins distinguée, tous les autres, tous les chercheurs, ou à peu près, courent grand risque d'être totalement, irrémédiablement déçus. Il n'y a presque rien, ou plutôt, en général, rien du tout pour eux en France dans les registres de l'état civil. A cet égard, et bien entendu pour les trois siècles de notre existence, nous sommes incomparablement plus riches en Canada.

Nous ne disons rien de notre premier voyage à Châteauroux, en 1911, parce que, absolument étranger alors aux études généalogiques, et connaissant à peine le nom de notre grand-père, comme c'est le cas chez nous d'un très grand nombre, nous n'y allions que par curiosité, instinct filial, pour visiter un peu la ville et entendre causer les gens, voir leur physionomie, leur tenue, leurs manières, nous enquêter sur nos homonymes possibles, et pour cela demander un botin,

un répertoire d'adresses dans les hôtels, les grands magasins, au bureau de poste, à la mairie. Étrange question, étrange réponse: "Un botin! mais, monsieur n'est pas à Paris".

Le second voyage fut-il plus fructueux? Revenu à Québec en 1912, après 35 ans d'absence; apparenté de près ou de loin — cependant pas de très loin — à de nombreuses familles de la ville et des environs; ayant à 20 minutes de marche une immense collection de registres paroissiaux; jouissant, d'abord pour quelques semaines, ensuite pour un temps indéfini, de deux ou trois heures de loisir dans l'après-midi; d'ailleurs poussé à ce travail par l'exemple de plusieurs, exemple qui semble devenir peu à peu une règle générale chez nous; stimulé aussi par les curiosités ou même les sollicitations de notre famille, nous avions entrepris de trouver un à un les descendants de notre ancêtre, et pour cela d'aller les chercher, au besoin, dans tous les dépôts d'archives où nous conduirait tel voyage, tel ministère, telle vacance fortuite en dehors. Sans doute, il eût fallu commencer par l'ancêtre, mais le moyen?

Le moyen se présenta en 1921, au retour d'un voyage à Lourdes et de là à Lacaune près de Castres ou d'Albi, dans l'ancien Languedoc, pays de notre sainte et bien-aimée mère, Marie-Mathilde Canac, elle aussi porteuse d'un surnom hérité de son premier homonyme en Nouvelle-France, Marc-Antoine de Canac dit Marquis. Un peu en deça de cette petite ville, un modeste hameau a pris le nom de son ancêtre ou bien le lui a donné, et l'on y parle encore des "petits seigneurs Canac" du temps passé. A leur sujet et avec un dévouement admirable, monsieur l'abbé H. Bonnafous, alors curé-doyen de Lacaune, nous avait fourni une documentation précieuse, suffisante en tout cas pour une introduction à l'histoire de "La famille Canac-Marquis", volume en effet publié à Québec, ces dernières années, grâce à la piété filiale d'un généreux Commandeur de Saint-Grégoire, héritier de ce nom.

Le Languedoc! au Moyen-Age, le foyer de la civilisation la plus brillante, le doux pays où l'art comme la poésie donna jadis sa première et sa plus charmante floraison; Toulouse, avec Saint-Sernin (douzième siècle), le tombeau de saint Thomas, l'Angélique Docteur, "Notre-Dame aux Jacobins"; Albi, avec sa cathédrale-forteresse et tant de souvenirs; le moindre petit coin de cette terre enchanteresse, Lacaune, par exemple (2,300 âmes), sa vieille église de l'Assomption, sa Vierge-de-Montalet, sur un pic très élevé, posé lui-même à 2, 600 pieds au-dessus du niveau de la mer; avec sa population encore si religieuse malgré le voisinage d'un bon nombre de protestants, que trois prêtres fussent à peine pour les desservir, les trois quarts des hommes et les neuf-dixièmes des femmes allant à confesse régulièrement, un grand nombre adonné à la communion fréquente, tout le monde faisant la procession du Rosaire dans la ville, le premier dimanche du mois. A part cette piété et peut-être à cause de cette piété, des gens très propres, soigneux de leur tenue, de leurs coquettes habitations, de la bonne apparence de leur ville, comme il convient d'ailleurs à une station balnéaire très fréquentée par le meilleur monde; à part cela encore — et j'aurais dû le dire plus tôt — un curé des plus gracieux, monsieur l'abbé Joseph Soulet, ancien professeur de sciences, délicieu-

sement hospitalier et de jour et de nuit, dévoué jusqu'à chercher pour nous des notes et tout heureux d'en trouver — autant que nous le sommes aujourd'hui de les conserver pour un supplément au livre indiqué ci-dessus — ou pour nos neveux de l'avenir.

Assurément une visite à Lacaune avait été plaisir et profit. Peut-être en serait-il de même à Châteauroux, au moins pour le plaisir, et c'est quelque chose, quand surtout on vient le chercher de si loin. Au demeurant, nous avions conservé deux lettres tout à fait courtoises et quelque peu encourageantes: une de 1915, signée L. Babou, alors curé de Saint-Christophe; la deuxième toute récente (23 septembre 1921), où le successeur du révérend abbé nous promettait chez lui bon accueil, semblait même nous inviter à venir, tout en se refusant comme généalogiste en l'occurrence. Nous citons, car pareille chose est à conserver:

"Mon cher confrère,

"Je prends connaissance aujourd'hui seulement de votre lettre datée de Paris le 18 de ce mois. Depuis la fin de la guerre, M. l'abbé Babou, qui vous avait écrit, est curé de Déols près Châteauroux, 2 kilomètres — ce n'est pas loin. Il est très fort en ce qui regarde les archives, et lui seul, à Châteauroux, peut vous documenter. Je viens de voir, au sujet de vos recherches, Monsieur Hubert, archiviste, 12, place de la Préfecture. Les documents qu'il possède ne remontent pas aussi haut que vous le désireriez, mais il me dit que vous feriez bien de voir Monsieur l'abbé Babou, curé de Déols, et de voir avec lui ce qu'il pourra faire. Celui-ci connaît la ville beaucoup mieux que moi, et certainement, il se mettra à votre disposition avec plaisir.

"S'ils vous plaisait de le voir, je pourrais moi-même vous conduire à Déols auprès de lui.

"Veuillez agréer, etc.

"Abbé J. Paviot,

"Curé de Saint-Christophe".

Il nous suffirait de présenter à cet aimable curé l'enveloppe de sa lettre marquée à notre nom et "l'introduction", comme on dit en pays britanniques, serait déjà toute faite.

Notre première course à Châteauroux, nous l'avons déjà dit, fut donc tout droit chez lui. Même hospitalité, même politesse qu'à Lacaune — est-il besoin de le dire? Nous aurions pu écrire: même cordialité, puisque, en Berry, nous sommes au coeur même de la France.

Par où commencer dans une pareille rencontre, sinon par le maître de la maison, son église, son personnel paroissial, sa population? En résumé: église à peu près contemporaine du premier Château-Raoul, mais reconstruite en 1852; population très chrétienne, et par conséquent curé très occupé, d'autant plus que, à part ses fonctions paroissiales, il est directeur et administrateur diocésain d'une grande "Confrérie de Saint-Christophe", patron — faut-il le répéter? — de sa chère église. Je ne résiste pas au plaisir de citer quelques passages d'une brochure que'il me donna avec d'autres souvenirs de ma visite.

Nous lisons donc: "La dévotion à saint Christophe, martyr, protecteur des personnes exposées aux dangers, n'est pas nouvelle... Saint Remi choisit

lui-même pour lieu de sa sépulture, une chapelle érigée en l'honneur de ce grand saint. Aux siècles de foi, dans toute la chrétienté, on invoque saint Christophe, aussi bien dans les calamités publiques, que pour demander protection individuelle contre les accidents. . .

"Cette dévotion qui s'était affaiblie, se ravive en France. . . Chaque jour, des protections miraculeuses nous sont confirmées. Nous publierons ces récits dans nos annales. Nous y publierons aussi les lettres de Nos Seigneurs les Cardinaux, Archevêques et Evêques qui ont demandé à être inscrits au nombre de nos associés et qui nous ont envoyé une bénédiction spéciale.

"Les autels dédiés à saint Christophe se comptent, il est vrai, par centaines sur notre sol de France; mais entre toutes la paroisse Saint-Christophe de Chateauroux ne semble-t-elle pas tout spécialement désignée pour être de plus en plus un centre de prières? Son existence, sous ce vocable, est déjà signalée au neuvième siècle, comme centre d'un culte important; elle s'enorgueillit, de nos jours, d'avoir l'insigne et rare honneur de posséder des reliques du grand saint; située au centre de la France, elle est d'accès facile aux touristes. . ." Abbé J. Paviot, directeur.

A propos je pensais: "Ne serait-ce pas saint Christophe qui aurait protégé le bon vieux Claude dans son voyage de chez lui au port de mer, de là dans la traversée de l'Océan, une affaire, en ce temps-là, de deux, trois, quatre mois?

"Mais nos registres!", dit soudain Monsieur le Curé, prévenant une question que j'avais au bout des lèvres. Il alla vite en chercher le premier volume, et l'ouvrant sous mes yeux: "Voici pour vous, dit-il, attristé lui-même, une grosse déception. Ce registre, le plus ancien que nous ayons dans la paroisse, commence à 1858". Il convient d'écrire le chiffre en toutes lettres, sans quoi on pourrait supposer une coquille d'imprimeur, et donc: *Mil huit cent cinquante huit*. "Tous nos documents paroissiaux, ajoutait Monsieur l'abbé, ont été brûlés ou dispersés pendant la Révolution de 1789. Ensuite la paroisse manqua de prêtres assez longtemps, et ceux qui vinrent plus tard négligèrent de tenir nos registres de catholicité. Mais, continua-t-il, et comme pour me consoler un peu, je vous conseille de voir notre archiviste de la ville, M. Eugène Hubert dont je vous parlais dans ma lettre, ou bien Monsieur l'avocat Joseph Beulay, tous deux excellentement disposés à l'égard du clergé, et, par ailleurs, très versés dans l'histoire du pays. L'un ou l'autre pourra vous recommander aux autorités de la mairie, et vous trouverez là des documents plus anciens que les nôtres, même de 1629, si j'ai bon souvenir. Il y a aussi, comme je vous le disais, Monsieur le Curé de Déols, et de nouveau, je suis tout prêt à vous conduire chez lui".

On ne pouvait être plus dévoué, plus charmant, et après une petite prière à l'église, nous traversions allègrement le Pont-Neuf, et venions frapper à la porte de Monsieur Hubert, tout près du Château-Raoul. Il était quatre heures de l'après-midi (heure avancée). Encore ici, accueil très cordial, "à la française", selon notre expression courante. Un beau monsieur, de haute stature et plutôt mince, la chevelure poivre et sel, la figure grave jusque dans le sourire, bref la figure de l'emploi. Tendait sa longue main blanche aux doigts effilés: "Vous êtes le bienvenu, dit-il, et de fait j'attendais votre visite un de ces jour, Monsieur

l'abbé Paviot me l'ayant annoncée comme prochaine. Mais d'abord, n'est-ce pas un peu curieux? Depuis quelque temps, en effet, je m'occupe de votre pays, de ce cher Canada que nous aimons tant malgré les apparences, et" — ceci avec un petit sourire malin — "et quoi que vous en disiez, chez vous. J'ai entrepris, il y a déjà quelques années, une "Histoire du Berry", et je voudrais bien savoir les noms au moins de quelques-uns des nôtres qui ont émigré chez vous, surtout des prêtres, religieux et religieuses. Ce serait pour mes lecteurs, si j'en ai, extrêmement intéressant".

Puis se reprenant tout à coup comme s'il avait eu une distraction: "Pardon, ajouta-t-il, si je pense à moi, à mes intérêts, plutôt qu'à vous et à l'objet de votre bonne visite. Il est un peu tard maintenant pour demander à la Mairie les registres que vous désirez voir, mais demain matin, dès neuf heures, ils seront ici et vous pourrez les consulter à loisir. En attendant, je voudrais pouvoir quitter mon bureau et vous accompagner d'abord dans une petite promenade en ville, ensuite chez l'avocat Beulay, où nous sommes invités tous deux pour le dîner entre 5.30 et 6 heures. Je puis trouver quelqu'un pour vous conduire" et comme je le remerciais de tant de bienveillance et prétendais pouvoir me débrouiller tout seul: "Voici, dit-il, une petite plaquette peut-être utile que je vous offre en souvenir de notre première entrevue", et déployant une carte qui s'y trouvait, il m'indiqua du doigt le chemin que je devais suivre.

Très ému, je renouvelai tant bien que mal mes expressions de gratitude et pris congé. Notre vieux Québec — j'entends les quartiers de la Haute-Ville et de la Basse-Ville — ressemble beaucoup à Chateauroux, comme à tant d'autres petites villes de France: Chartres, Poitiers, Limoges, etc. Là partout comme ici, petites rues étroites, sinueuses, montueuses, j'oserais même dire si ce n'était un blasphème, comme à Paris, le Paris d'avant les boulevards ou ce qu'on appelle "les améliorations modernes". Mais déjà, et peut-être par une faute de composition littéraire, les principaux monuments ont été nommés, même décrits pour la plupart, et il ne reste peut-être plus pour le visiteur d'alors qu'à se remémorer l'enchantement de cette promenade. En France, n'est-ce pas? c'est toujours et partout la France, et même en temps de république, cela reste toujours, n'est-ce pas encore? "le plus beau royaume après celui du Christ".

## ERRATUM

Dans le "Terroir" de mars, il s'est glissé une erreur de mise en pages que nous tenons à rectifier. Le texte de la page 19, à la suite du titre "Claude Charland dit Francoeur", devait aller à la page 22, après "Goëthe et Napoléon". De plus, c'est par erreur que l'articulet au pied de la page 18, "l'Entre-se-dévorisme", porte la signature de J.-C. Levesque. L'auteur en est Cer, pseudonyme couvrant un autre écrivain. Ajoutons que l'erreur ne vient pas de M. J.-C. Levesque, bien que l'articulet ait paru dans la "Semaine Commerciale", dont il est le propriétaire. A chacun le sien.

G. - E. M.



Pour le fumeur  
un plaisir

NOUVEAU

CHAQUE année, chaque  
jour, nous apporte de  
nouvelles découvertes qui  
rendent la vie plus agréable.

Les automobiles sont plus confortables,  
plus gracieuses, plus rapides—

Les radios sont de plus en plus perfec-  
tionnés—

Et maintenant, voici une cigarette qui est  
de notre temps!

Un minutieux mélange de tabacs de choix  
lui donne un arôme plus captivant, une  
douceur plus légère, une saveur déli-  
cieusement différente—c'est une cigarette  
plus fine, qui apporte au fumeur une nou-  
velle mesure de satisfaction.

Rappelez - vous du nom — MASTER  
MASON — Le prix, 25c pour 20 —  
Achetez-les aujourd'hui même pour votre  
plus grande satisfaction — Exigez le petit  
paquet rouge.

25<sup>c</sup>

pour

20

cigarettes  
**Master Mason**

Les paquets contiennent des coupons échangeables pour une grande variété de primes attrayantes et utiles

Fondée en 1910

# Ecole Technique Québec

185, BOULEVARD LANGELIER  
QUEBEC.

Prépare aux carrières industrielles  
Outillage perfectionné

Ateliers modernes

Enseignement bilingue

## CONDITIONS D'ADMISSION AUX COURS REGULIERS DU JOUR.

SONT ADMIS SANS EXAMENS :

(a) Au Cours Technique

*Les candidats qui produisent un certificat de 8e année de la commission scolaire, de trois années de cours classique, diplôme commercial ou l'équivalent.*

(b) Au cours de métiers

*Les candidats qui produisent un certificat de 6e année de la commission scolaire ou l'équivalent.*

*Les autres doivent passer avec succès un examen sur les matières suivantes:*

- 1°—Une dictée d'environ vingt lignes et ne comportant pas de difficultés.
- 2°—Une narration (composition sur un sujet simple).
- 3°—Arithmétique élémentaire (fraction ordinaires et décimales, proportions, pourcentage).
- 4°—Quelques questions sur l'histoire et la géographie du Canada.
- 5°—Notions de dessin géométrique.

A NOTER :

*Tout candidat doit être âgé d'au moins 14 ans, à la date de l'examen d'entrée et avoir terminé la 6ième année du cours primaire. Il est tenu de présenter un certificat de vaccination.*

## RECETTES POUR

*Mets délicieux*

Manière facile de les apprêter

### SIROP A L'ESSENCE D'ERABLE "SUPREME"

Ingrédients	Faire bouillir l'eau, ajouter le sucre, retirer du feu et ajouter l'essence quand le sirop est à moitié refroidi.
2 tasses sucre granulé	
1 tasse d'eau	
½ cuillerée à thé d'essence d'érable "Suprême".	
<b>Manière de procéder</b>	

### BLANC-MANGER A L'ERABLE OU A LA VANILLE

Ingrédients	Manière de procéder
2 tasses de lait	Faire dissoudre le cornstarch, le sucre et le sel dans un peu d'eau froide, ajouter au lait bouillant et remuer constamment jusqu'à consistance épaisse, ajouter l'oeuf légèrement battu et faire cuire encore quelques minutes. Retirer du feu, ajouter l'essence et verser dans un moule.
½ tasse de sucre	
3 cuillerées à soupe de féculé de maïs (cornstach)	
1 cuillerée à thé de vanille	
1 oeuf	
½ cuillerée à thé de sel	
Essence de vanille ou d'érable "Suprême" au goût.	

### FUDGE A L'ERABLE

Ingrédients	Manière de procéder
2 tasses de sucre	Mettre tous les ingrédients dans une casserole, sauf l'essence. Faire bouillir doucement jusqu'à ce qu'une boule molle se forme dans l'eau froide. Ajouter l'essence.
1 tasse de lait	
4 cuillerées à soupe de crème	
1 pincée de sel	
1 cuillerée à thé d'essence d'érable "Suprême"	

### CREME POUR GATEAU A L'ESSENCE "SUPREME" D'ERABLE, FRAISE, FRAMBOISE

Ingrédients	Manière de procéder
1 tasse de sucre en poudre	Délayer le sucre avec le lait, ajouter le beurre et l'essence et étendre sur le gâteau.
¼ tasse de lait	
1 cuillerée à thé de beurre	
1 cuillerée à thé d'essence	

Tél.: ATELIER 2-8715

Une visite est sollicitée

**JOSEPH HEBERT**

ELECTRICIEN LICENCIÉ

Ferblantier, Plombier, Electricien-Licencié

Poseur d'Appareils à Eau Chaude

45, RUE DU PONT,

— QUEBEC.

## RECETTES POUR METS DELICIEUX

"LE TERROIR" toujours désireux d'être utile publiera à l'avenir, tous les mois, une série de recettes pour mets délicieux, et qui sans doute intéressera ses lectrices ménagères ou cordons bleus. Ces recettes, toujours bien choisies, et entre les mains des bonnes cuisinières de chez-nous, apporteront, nous n'en doutons pas, un renom de plus à notre excellente cuisine canadienne.

### BOULETTES DE POISSONS LAURENTIEN (Entrée)

#### Détail

2 tasses de purée de pommes de terre	1 oeuf
1 oignon	Chapelure
1 tasse de poisson haché	Persil
	Sel et poivre

#### Mode de préparation

Amalgamer ensemble la purée de pomme de terre, l'oignon haché très finement, le poisson, l'oeuf et les assaisonnements. Façonner des boulettes de la grosseur d'un oeuf que vous roulez dans la chapelure. Faire cuire dans la grande friture. Servir une boulette par convive. Décorer de persil.

### SOUPE PAYSANNE

#### Détail

1 tasse de céleri	1 oignon
1 tasse de navet	1 pinte d'eau
1 tasse de carottes	2 pintes de bouillon
1 tasse de choux	Sel et poivre

#### Mode de préparation

Couper finement tous les légumes et les cuire à l'eau bouillante salée jusqu'à ce qu'ils soient tendres. A ce moment ajouter le bouillon. Laisser cuire encore quelques minutes. Assaisonner et servir.

### OMELETTE AU FROMAGE

#### Détail

2 oeufs	1 c. à table de beurre
2 c. à table de lait	Persil
1 c. à table de fromage	Sel et poivre

#### Mode de préparation

Battre le fromage pour l'amollir, ajouter le lait puis les jaunes d'oeufs, et enfin les blancs montés en neige. Mettre le beurre dans une poêle et verser l'omelette. Cuire pour dorer le dessous et finir au fourneau. Servir avec du persil finement haché.

### BOULE A LA MODE QUEBECOISE

#### Détail

3 livres de boeuf	3 tasses d'eau
1 livre de lard gras	Farine
2 oignons	Sel et poivre

#### Mode de préparation

Trancher le lard mince et le faire prendre couleur dans un chaudron de fer avec l'oignon et la farine. A ce moment ajouter le boeuf coupé en carrés. Assaisonner. Mettre graduellement l'eau bouillante et laisser cuire à petit feu pendant environ 4 heures. Au besoin, ajouter de l'eau.

### GATEAU ROULE

#### Détail

3 oeufs	1 tasse de farine
1 tasse de sucre	1 c. à table de beurre fondu
1 c. à table de lait	1 c. à thé d'essence de vanille "SUPREME"
1 c. à table de poudre à pâte	¼ c. à thé de sel

#### Mode de préparation

Battre les oeufs jusqu'à ce qu'ils soient légers et leur ajouter le sucre, le lait, la farine tamisée avec la poudre à pâte et le sel, puis en dernier lieu le beurre fondu. Faire cuire dans une lèchefrite à four modéré. Après la cuisson, renverser le gâteau sur un linge humide, rouler immédiatement et maintenir dans cette position pendant quelques minutes. Dérouler, puis étendre de la gelée sur toute la surface et rouler de nouveau.

### BISCUITS CANADIENS

#### Détail

1 tasse de crème sûre	½ c. à thé de soda à pâte
1 tasse de farine	¼ c. à thé de sel

Parfumer à l'essence de vanille ou d'érable "SUPREME"

#### Mode de préparation

Tamiser ensemble tous les ingrédients secs et faire le détrempe avec la crème sûre. Travailler la pâte sur une planche farinée, l'étendre, la découper à l'emporte-pièce et faire cuire à four chaud.

### CACAO POUR RECEPTION

#### Détail

3 c. à table de cacao	1 tasse d'eau
3 c. à table de sucre	Crème fouettée
2 tasses de lait	Vanille "SUPREME" ou cannelle

#### Mode de préparation

Mélanger le cacao et le sucre avec l'eau. Laisser bouillir de 3 à 5 minutes. A ce moment ajouter le lait que vous avez fait chauffer au préalable. Pour donner plus d'arôme à ce cacao, le parfumer avec un peu de vanille "SUPREME" ou de cannelle. Servir avec de la crème fouettée.

Plusieurs recettes sont publiées dans ce magazine pour desserts, et la manière facile de préparer les mets délicieux en employant les essences "SUPREME".



# ESSENCES SUPREME

POUR OBTENIR UNE SAVEUR EXQUISE  
Employez les Essences "SUPREME",  
DANS LE :  
Sirop, Sucre à la crème, Crème Glacée,  
Gâteaux, Gelées, Blanc Manger.

Les Essences "SUPREME" Enr., Québec.  
Fabriquées par :



Avec l'essence d'érable "SUPREME" vous ferez un sirop de table délicieux, équivalent sinon meilleur au vrai sirop d'érable et à un prix très économique.

